

le phare

journal n° 14

centre culturel suisse • paris



MAI - JUILLET 2013

EXPOSITIONS • **URIEL ORLOW** • **CLAUDIA COMTE** • **LA RIBOT** / ARCHITECTURE • **ESTUDIO BAROZZI VEIGA** / THÉÂTRE • **2B COMPANY**
DANSE • **PERRINE VALLI** / MUSIQUE • **POL+EKLEKTO** • **SUNISIT** • **GRAND PIANORAMAX** • **IIRO RANTALA** • **MARC PERRENOUD TRIO**
GRAPHISME • **RUEDI BAUR** / LITTÉRATURE • **JÉRÔME MEIZOZ** / PORTRAIT • **VERA MICHALSKI** / INSERT D'ARTISTE • **RAPHAEL HEFTI**

THÉÂTRE
FORUM
MEYRIN

SAISON 2013-2014

EXISTER

BOUSCULER

EPROUVER

LA PASSION
DU VIVANT

FORUM-MEYRIN.CH

Photo © Frank Törner

Sommaire

- 4 / • EXPOSITION
Uriel Orlow : mémoires d'espaces
Uriel Orlow
- 8 / • EXPOSITION
Blow!
Claudia Comte
- 9 / • EXPOSITION
La Ribot vue de haut
- 10 / • THÉÂTRE
François Gremaud, l'Idiot magnifique
2b company / François Gremaud
- 12 / • MUSIQUE
Drumming déphasé
POL + Eklekto
Sinus croisés
Sunisit
- 10 / • ARCHITECTURE
Création d'espace public
Estudio Barozzi Veiga
- 16 / • MUSIQUE
Touches jazz
Iiro Rantala
Marc Perrenoud Trio
- 18 / • MUSIQUE
Grand Pianoramax, facilité illusoire
Grand Pianoramax
- 19 / • INSERT
Raphael Hefti
- 23 / • LITTÉRATURE
Lettres de campagnes
Jérôme Meizoz avec Pierre Bergounioux
et Marie-Hélène Lafon
- 24 / • DANSE
Il était mille fois... dans la chambre
Perrine Valli
- 25 / • GRAPHISME
L'urgence prend son temps
Ruedi Baur
- 26 / • PORTRAIT
Vera Michalski, femme de lettres
- 31 / • LONGUE VUE
L'actualité culturelle suisse en France
Expositions / Scènes
- 33 / • MADE IN CH
L'actualité éditoriale suisse
Arts / Littérature / Cinéma / Musique
- 38 / • ÇA S'EST PASSÉ AU CCS
- 39 / • INFOS PRATIQUES



Uriel Orlow, image extraite de la série *The Stills*, 2013, tirage avec procédé chromogène, 60x45 cm

Artistes culturellement « hybrides »

Pour une fois, observons les artistes par le biais de leur parcours biographiques. Uriel Orlow est zurichois et vit à Londres. Claudia Comte est lausannoise et vit à Berlin. Le Zurichois Raphael Hefti partage sa vie entre Zurich et Londres. François Gremaud, basé à Lausanne, a fait une partie de sa formation à Bruxelles. Le Genevois Léo Tardin a vécu à New York, puis à Berlin avant de revenir à Genève. Perrine Valli s’est formée en France et à Londres, avant de se baser à Genève, mais apprécie toujours les résidences. L’Espagnole La Ribot a débuté à Madrid, puis a vécu à Londres avant de s’établir à Genève. Quant au Franco-Suisse Ruedi Baur, il enseigne en Europe, au Canada et en Chine. Qu’ils soient artistes, metteurs en scène, musiciens, chorégraphes ou graphistes, une majorité des créateurs présentés dans ce programme développent un parcours aux influences culturelles multiples.

La notion d’artiste rattaché à un pays est donc de plus en plus ouverte. Nous l’avons examinée dans un article paru dans le catalogue de l’exposition *La jeunesse est un art*, qui rassemblait 49 jeunes artistes suisses au Aargauer Kunsthau Aarau en 2012, à l’occasion du trentième anniversaire du prix Manor, l’un des principaux prix artistiques en Suisse. Nous relevions que plus de 75 % des artistes de cette exposition ont vécu partiellement à l’étranger, pendant leur formation ou lors de résidences, ou y vivent actuellement. Ce pourcentage est certainement plus élevé en Suisse qu’ailleurs, et cela grâce à plusieurs facteurs. Par exemple, l’existence de nombreux prix, bourses, résidences, aides à la production ou encore *Kunst am Bau* (interventions artistiques dans des bâtiments) qu’envient les artistes d’autres provenances. Mais aussi un niveau de vie qui permet de partir aisément d’un petit pays et de multiplier ainsi les expériences, même de manière individuelle. De plus, l’habitude à s’exprimer en plusieurs langues facilite l’intégration dans d’autres contextes. Mais ce phénomène d’hybridation des nationalités est aujourd’hui de plus en plus international et se manifeste de diverses manières. L’une des plus étonnantes est annoncée pour la Biennale de Venise 2013, où le Pavillon allemand présentera quatre artistes de quatre nationalités différentes et, de surcroît, dans le Pavillon français, puisque les deux pays ont échangé leurs bâtiments respectifs !

Il est clair que nous continuerons à soutenir et à présenter en priorité des artistes suisses – toutes disciplines confondues –, car c’est la raison même de l’existence du Centre culturel suisse comme de la Fondation Pro Helvetia. Mais nous développons aussi des projets et des collaborations – notamment avec nos cartes blanches concertées à des artistes, festivals ou autres structures – qui amènent régulièrement des artistes étrangers dans notre programmation. À l’image, dans ce programme, du pianiste finlandais Iiro Rantala, proposé dans la carte blanche à la Fondation Montreux Jazz 2, ou aux architectes de l’Estudio Barozzi Veiga, établis à Barcelone, mais vainqueurs de concours pour des nouveaux bâtiments de deux musées d’art en Suisse. Ce métissage des provenances vise à nourrir et à diversifier les réseaux d’identification et de diffusion des artistes et de leurs projets, que ce soit à Paris et en France, en Suisse ou ailleurs.

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Uriel Orlow : mémoires d'espaces

L'artiste Uriel Orlow présente son projet *Unmade Film* dont l'univers sonore et visuel nous transporte dans les couloirs d'un hôpital psychiatrique et ailleurs. — Entretien avec Olivier Kaeser et Jean-Paul Felley, codirecteurs du CCS.

Texte traduit de l'anglais par Daniela Almansa

● EXPOSITION

03.05 – 14.07.13

Uriel Orlow
Unmade Film

MARDI 07.05.13 / 20 H

Table ronde
avec l'historienne Laure Murat,
le cinéaste et théoricien Erik Bullot
et Uriel Orlow.

■ • CCS / Depuis environ quatre ans, ton travail se concentre principalement sur une région du monde, le Proche-Orient, avec des projets réalisés notamment en Égypte, en Arménie ou en Palestine/Israël. Pourquoi cet intérêt pour cette région ?

• Uriel Orlow / Au départ, il y a eu une invitation à passer quelque temps en Arménie : c'est là que j'ai découvert une ville fantôme au nord du pays, construite pour reloger les gens qui avaient perdu leur maison dans le gros tremblement de terre de Spitak en 1988. Après la chute de l'Union soviétique, le projet avait été abandonné aux pillards. En Égypte, je me suis intéressé à l'histoire de quatorze cargos échoués dans le canal de Suez au moment où la guerre entre l'Égypte et Israël a éclaté en 1967. Ils sont restés bloqués dans le Grand Lac Amer pendant huit ans, jusqu'à la réouverture du canal. Les œuvres qui sont nées de ces deux contextes – *Remnants of the Future* et *The Short and the Long of It* – sont très différentes et les projets ont émergé indépendamment, sans être unis par un plan commun. Et pourtant, il y a des liens : survivre après un désastre, relier le passé au

présent ou réfléchir sur les grands changements historiques qui se produisent dans des lieux secondaires. Peut-être que cela n'a rien de spécifique au Proche-Orient, même si celui-ci est de toute évidence une région avec de grands changements.

• CCS / Les sujets traités dans tes œuvres concernent l'histoire et la mémoire – qu'elle soit personnelle ou collective – « en se concentrant sur les taches aveugles de la représentation et des formes de hantise ». Peux-tu nous expliquer le processus de développement de tes recherches ?

• UO / Par « taches aveugles », j'entends des développements historiques ignorés ou cachés. Parfois il s'agit de lieux ou d'événements qui ont été occultés, parfois ces taches aveugles sont sous notre nez, mais nous n'en reconnaissons pas l'existence. Ces taches aveugles suscitent donc des questions sur la représentation, et aussi sur notre compréhension de l'histoire dans le moment présent. Quand je parle de hantise, j'entends les affaires inachevées du passé qui reviennent nous hanter avec insistance. Mes projets comportent souvent de longues périodes de recherches qui précèdent la production des œuvres. Je passe du temps dans un lieu, je consulte des archives, explore des sites particuliers, interviewe des gens, fais des repérages. Ce n'est qu'après avoir revu et retravaillé ce matériel qu'un parcours pour l'œuvre commence à émerger, ce qui signifie que je retournerai



The Reconnaissance, 2012–2013, photographie montée sur aluminium. © Uriel Orlow



The Reconnaissance, 2012–2013, photographie montée sur aluminium. © Uriel Orlow

encore quelques fois sur place. La mémoire et l'histoire se sédimentent de plusieurs façons différentes et appellent plusieurs questions. Comment un lieu ou un objet éveillent-ils un souvenir ? Et quelle sorte de réaction causent-ils ?

• **CCS / Ton nouveau projet, *Unmade Film*, sera présenté au CCS. Quel est son point de départ ?**

• **UO /** Le point de départ d'*Unmade Film* est un hôpital psychiatrique de Jérusalem. Pendant toute mon enfance, je rendais visite à une de mes grand-tantes dans cette clinique, quand ma famille allait en Israël. Elle avait survécu à l'Holocauste et avait été envoyée en Palestine après la guerre. Là, elle était tombée en dépression et avait fini à la clinique Kfar Sha'ul. L'atmosphère sinistre et déprimante, et la passivité des patients m'avaient fortement impressionné en tant qu'enfant.

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai pris conscience de l'histoire traumatique du lieu même, c'est-à-dire du fait que l'hôpital psychiatrique avait été créé en 1951 en incorporant les maisons du village palestinien de Deir Yassin, trois ans seulement après qu'il eut été dépeuplé à la suite d'un massacre par des paramilitaires sionistes en 1948. Le massacre de Deir Yassin est considéré comme un des événements clés qui ont causé l'exode de centaines de milliers de Palestiniens. Et la clinique qui y avait été établie était initialement spécialisée dans le traitement des survivants de l'Holocauste. C'est donc un endroit très complexe et très perturbant. Même si le nom de Deir Yassin est connu, peu de gens, aujourd'hui, savent où il se trouve, ni ce qu'il est devenu. Et dans le même temps, il semble aussi fonctionner comme une métaphore ou une allégorie.

• **CCS / Comment procèdes-tu dans la création de ce corpus d'œuvres (son, vidéo, photographies, dessins) tout à fait représentatif de ton travail modulaire et multimédia ?**

• **UO /** Au début, j'avais prévu de faire un film sur ce lieu, mais j'ai vite compris qu'il était impossible d'en contenir toutes les complexités dans une œuvre unique. Il m'a semblé important d'éviter de reléguer son histoire dans le passé, comme si c'était un chapitre clos. Et puis, je ne voulais pas comparer un type de souffrance à un autre, et pourtant, il fallait les penser ensemble, d'une certaine façon.

Alors, au lieu d'essayer de surmonter ces contradictions, j'ai décidé de travailler au sein de l'échec qu'elles produisent et, dans un certain sens, de ramasser les morceaux de ce film éclaté. Actuellement, l'œuvre consiste en plusieurs éléments d'un film, mais qui ne pourraient pas être remis ensemble pour créer un tout. Chaque œuvre suit sa propre logique. Le choix du média à utiliser pour chaque partie naît du sujet dont le travail s'occupe. Ce sont les processus et les potentiels qui me font choisir un média plutôt qu'un autre. Et je m'intéresse aussi à l'interaction entre la vidéo et le dessin, ou le son et la photographie. Il y a aussi un côté intuitif.

• **CCS / Une des œuvres du corpus *Unmade Film*, qui s'intitule *The Reconnaissance*, prend la forme d'une conversation fictive entre l'artiste américain Robert Smithson et le cinéaste italien Pier Paolo Pasolini. Quels sont les éléments historiques que tu as pris en compte pour cette conversation ?**

Pourquoi une troisième personne apparaît-elle, et qui est-elle ?

Publication



Publication du CCS,
éditée par Andrea Thal
et Uriel Orlow
22x28 cm, 120 pages,
80 illustrations

• **UO** / *The Reconnaissance* (« Le repérage ») est la première œuvre de *Unmade Film*. Elle traite de l'impossibilité de faire directement un film en Palestine/Israël. Pendant mes recherches, je suis tombé sur *Sopralluoghi in Palestina* de Pasolini (1965). Ce film suit Pasolini dans un voyage en Israël et en Transjordanie en 1963, à la recherche de lieux pour le film sur Jésus qu'il préparait, *Il Vangelo secondo Matteo* (1964).

Il ne parvient pas à trouver les paysages bibliques qu'il cherche et, au cours de son voyage, il est de plus en plus déçu et décide finalement de tourner le film en Italie.

J'étais intrigué par sa déception face à un lieu aussi chargé, sur lequel une grande partie du monde projette tant de choses, et qui en réalité ne peut pas être à la hauteur de ces attentes.

La déception, après 1967, est très différente bien sûr, mais il y avait quelque chose dans sa lecture des paysages éprouvés qui résonne encore aujourd'hui. Alors, j'ai transcrit tout le film, et je l'ai utilisé comme point de départ d'une conversation imaginaire entre Pasolini et Smithson. L'arrière-plan de cette conversation se compose de deux villages. L'un est Lifta, le seul village pales-

tinien ayant survécu, parmi 400 autres villages et villes dépeuplés en 1948, juste à côté de Deir Yassin. L'autre est une construction inachevée près de Ramallah, dont le chantier a été bloqué par l'armée israélienne pour des raisons stratégiques. Cette ruine, qui n'a jamais été habitée, inverse le flux du temps et se relie à la notion de *ruins-in-reverse* (« ruines à l'envers ») de Smithson, ruines modernes abandonnées avant d'être achevées.

Ainsi, Robert Smithson est devenu un interlocuteur de Pier Paolo Pasolini. Mais je ne voulais pas que l'œuvre soit trop fermée et, puisqu'il s'agit de toute façon d'une conversation construite, il était logique pour moi de l'étendre à trois voix. La troisième voix est peut-être la mienne. Mais aucune des voix ne peut être directement identifiée.

• **CCS** / *Pourquoi as-tu choisi d'occuper l'espace central de ton exposition avec une pièce sonore, The Voiceover?*

• **UO** / Il me semble que Deir Yassin, aujourd'hui, est avant tout un lieu mental – dans tous les sens du mot. En tant qu'hôpital psychiatrique, il est inaccessible au public, et il n'y a pas de plaque qui commémore le village. Il existe dans le souvenir et l'imagination des gens.



The Staging, 2012, extraits de vidéo HD, 9'30". © Uriel Orlow

À moins d'être un malade mental, on ne peut pas y entrer... Je voulais faire une œuvre qui revienne sur ce lieu, mais sans nécessairement le représenter : montrer simplement à quoi il ressemble aujourd'hui le ferait, en quelque sorte. Je voulais créer une visite, ou une visite, de ce lieu. *The Voiceover* est donc une visite guidée de Deir Yassin aujourd'hui.

J'ai mené une recherche – en compilant des conversations avec le corps infirmier de l'hôpital et aussi avec des historiens et des survivants du massacre – pour rédiger le script d'un guide touristique qui nous montre les bâtiments : la boulangerie, l'unité des schizophrènes. On découvre côte à côte les états passé et présent du lieu. Le choix de laisser vide le grand espace central de l'exposition marque aussi une absence, une impossibilité de l'image et, en même temps, le besoin de trouver d'autres façons de s'engager. En suivant cette visite audio, nous ne nous trouvons pas dans le domaine d'une histoire chronologique, où les choses arrivent l'une après l'autre, mais dans une histoire spatiale où le passé coexiste avec le présent. La voix et le son sont des moyens très puissants d'évoquer une chose sans devoir la montrer.

• **CCS / Parmi les autres œuvres présentées dans l'exposition, la vidéo *The Staging* propose une suite de tableaux vivants. Quels sont les enjeux de cette œuvre ?**

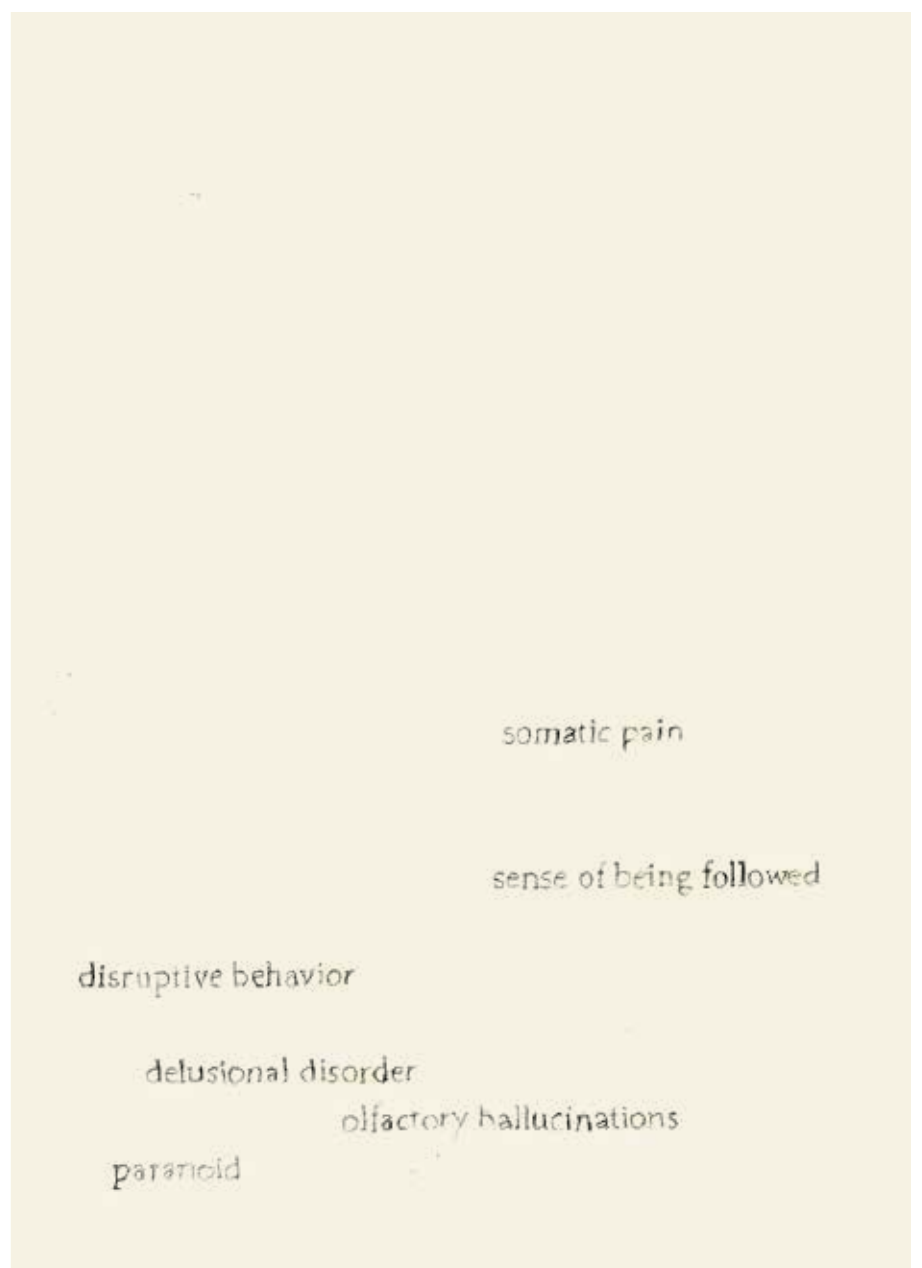
• **UO /** Plusieurs aspects de *Unmade Film* ont été créés en collaboration avec d'autres personnes. Je ne voulais pas que l'œuvre concerne seulement ma voix d'auteur, mais qu'elle soit aussi un dialogue avec un lieu et d'autres gens. *The Staging* s'est développé à partir d'un atelier collaboratif que j'avais organisé à Ramallah (Cisjordanie) et à Jérusalem, et conçu avec la directrice de théâtre anglaise Frances Rifkin.

Cet atelier a exploré des formes théâtrales développées par Augusto Boal au Brésil dans les années 1960, sous le nom de Théâtre de l'opprimé. Nous nous sommes concentrés sur le théâtre d'images, une forme de théâtre qui utilise des images physiques pour transmettre des idées abstraites ainsi que des récits concrets, sans recourir au langage. Les tableaux vivants qui en résultent sont des traductions complexes de réalités intérieures et extérieures en images incarnées et polysémiques. Elles permettent l'émergence de multiples significations, récits et interprétations. Les poses sont immobiles, mais en les maintenant, les acteurs tremblent.

• **CCS / Et qu'en est-il de la série *The Script* ?**

• **UO /** *The Script* est une série de fac-similés elliptiques, dessinés à la main, de cas cliniques, provenant du centre de réhabilitation des victimes de la torture de Ramallah. Deir Yassin et la décision d'y créer un hôpital peuvent être vus comme la clé d'interprétation des effets psychiques de l'occupation. Alors, très tôt dans ma recherche, j'ai commencé à parler avec des psychologues à Jérusalem et à Ramallah. Inspiré par le travail de Frantz Fanon en Algérie, j'ai décidé de recueillir des cas cliniques. Ce qui frappe quand on lit en profondeur ces histoires de vie très émouvantes, c'est à quel point beaucoup d'entre elles se ressemblent : comme si un scénario général se répétait encore et encore.

Ces cas cliniques ont été rédigés en anglais au départ, parce que le centre est principalement financé par des ONG européennes. Il m'a semblé important de les faire traduire et de les rendre disponibles en arabe et aussi en hébreu. En même temps, je voulais veiller à ne pas céder à un voyeurisme excessif et à maintenir une certaine distance. C'est pourquoi je n'ai gardé que les mots désignant des conditions psychiques et des effets secondaires, laissant des vides pour le reste du texte. Je sentais que c'était important de transcrire les textes à la main : c'est un geste très différent que de les imprimer.



The Script, 2013, série de dessins, crayon sur papier, 29,7 x 21 cm. © Uriel Orlow

• **CCS /** *Unmade Film* est présenté dans des configurations très différentes dans trois lieux, à la Al-Ma'mal Foundation for Contemporary Art à Jérusalem, au CCS à Paris et à l'espace Les Complices à Zurich. Une publication, elle aussi modulaire, accompagne les trois expositions. Comment travailles-tu sur le processus et la modularité de ce projet ?

• **UO /** La modularité est intégrée dans le projet dès le début. Les différents éléments de *Unmade Film* ont évolué selon différentes échelles temporelles, et sont aussi montrés selon des configurations différentes qui dépendent du contexte, de l'espace d'exposition. Pour le public de Jérusalem, par exemple, Deir Yassin évoque déjà des associations d'idées, tandis que cela ne va pas de soi à Paris. À Zurich, je vais prendre du recul et créer un cadre qui ressemble plus à un bureau de production pour *Unmade Film*, où les différents éléments existent à différents stades de pré- et postproduction. La publication qui accompagne les trois expositions reflète ce processus par certains aspects. Je ne voulais pas que ce soit un point final concluant le projet, mais plutôt le début d'une nouvelle conversation avec chaque espace. Ceci nous permet d'y ajouter des textes qui naissent de conversations ou d'événements au cours d'une exposition pour les éditions suivantes. Ainsi, le projet peut croître de façon organique, continuer à être en dialogue et, en quelque sorte, rester inachevé, ouvert. ■

Repères biographiques

Né en 1973 à Zurich, basé à Londres. Uriel Orlow réalise des installations modulaires multimédia qui réactivent la mémoire cachée de lieux marqués par l'histoire. Il a participé notamment à Manifesta 9 à Genk (2012), à la biennale Les Ateliers de Rennes (2012), à *Chewing the Scenery* lors de la 54^e Biennale de Venise (2011) ou à la Biennale de Mercosul au Brésil (2011). Parmi ses expositions personnelles, on peut relever *Back to Back*, Spike Island, Bristol (2013), *Time is a Place*, Centre PasquArt, Bienne (2012), *The Short and the Long of It*, Prefix Institute of Contemporary Art, Toronto (2012) et La Rada, Locarno (2011), ou *There is Nothing Left*, ACAF, Alexandrie (2011).

Blow!

Pour le Centre culturel suisse, Claudia Comte rejoue et augmente l’une de ses installations phares dans laquelle Le Corbusier aurait construit son Cabanon sous champignons hallucinogènes. — Par Yann Chateigné

● EXPOSITION

03.05 – 02.06.13

Claudia Comte
Summer Villa Extension

À l’occasion du vernissage, performance multimédia de l’artiste *Do do that voodoo that you do so well*, 2^e partie, en compagnie de Egon Eliut (DJ/Berlin) à 20h30.

Repères biographiques

Née en 1983 à Grancy près de Lausanne, vit à Berlin. Avec ses sculptures, peintures murales et installations, Claudia Comte réinterprète les esthétiques de plusieurs mouvements artistiques. Elle a notamment participé à *La jeunesse est un art*, Aargauer Kunsthaut, Aarau, *Unter 30 – Junge Schweizer Kunst*, Kunsthaut, Glarus, *Tell the Children/Abstraction pour enfants*, La Salle de bains, Lyon (2012). Parmi ses expositions personnelles, on peut relever CentrePasquArt, Bienne, X, Y, Z, Fri Art, Fribourg (2013), *No Lemon No Melon*, Tripode, Nantes (2012), *Scantione-Tensione*, Istituto Svizzero, Rome (2011), ainsi que ses collaborations avec Guillaume Pilet, La Rada, Locarno (2012) ou avec Athene Galiciadis et Mélodie Mousset, *Favorite Goods*, Los Angeles (2011).

■ L’histoire de la sculpture moderne serait animée par une idée principale, celle de la hiérarchie. Un arc temporel de cent ans relie ainsi les expériences de Constantin Brancusi et *Maïastra* (1910-1912), déhiérarchisant les relations entre sculpture et socle, geste d’empilement simple, limpide, des différents éléments lithiques posés les uns sur les autres (bloc, cariatide, bloc, oiseau), et *From Acapulco to Zanzibar*, un projet collaboratif de Claudia Comte et Guillaume Pilet présenté au centre d’art La Rada (Locarno, 2012). Employant la méthode du cadavre exquis, ils produisent dessins, œuvres murales et sculptures qui associent et montent entre elles diverses formes, poussant le processus de mise à plat à ses limites mentales et physiques. Un bloc de béton ajouré supporte un cube de marbre, qui lui-même accueille un bateau en plastique, un linteau architectonique miniature, un bloc travaillé d’ornements géométriques, une arme primitive factice... Jeux compositionnels et matériologiques, expérimentations confinant à l’insensé, improvisation mènent à l’élaboration d’un langage instable, paysage en désordre explorant un monde sens dessus dessous. Les artistes glissent sur un plan des « choses », au sein duquel un cactus fait l’objet de la même attention qu’une pipe, qu’un Brancusi ou qu’une soucoupe volante.

À l’aspiration spirituelle résidant dans les œuvres du maître roumain, ascensionnelles et lyriques, osmose cosmique avec les éléments, répond le processus d’entropie culturelle dans lequel Claudia Comte se jette pour en produire une version embrassant la joie d’une production sculpturale « à la tronçonneuse » sur le motif : une autre relation avec la nature, non moins amoureuse mais moins mystique, se joue dans des œuvres telle *Saphira*, réalisée *in situ* en 2010 dans la forêt lorraine (dans le cadre du Vent des Forêts). Cette création doit à Brancusi ses courbes souples, ses formes contournées et sa forme oblongue, érotique. Pour autant, la technique de « bûcheron » employée confère à l’objet une étrangeté qui projette la pureté brancusienne dans un monde où le fini lisse, dématérialisant la pesanteur monumentale de la pierre, s’incarne ici dans sa réplique en bois,

dont la dextérité technique évoque plus les concours suisses et campagnards de sculpture amateur, sauvages et hilarants, que la solitude héroïque, contemplative et subtile d’un silencieux atelier parisien.

Jean-Claude (2011), reprenant un principe compositionnel comparable, prend comme titre le prénom d’une personne : l’œuvre incarne une figure, un personnage pris dans le récit que le corpus de l’artiste déploie. Schématiques, images de sculptures traduites en trois dimensions au travers de gestes performatifs, les œuvres de Claudia Comte prennent place dans des espaces totalisants, scènes immersives nous faisant entrer dans une image mentale. Ornées de motifs répétitifs, les installations, très physiques, telles *Summer Villa* (Aargauer Kunsthaut, Aarau, 2012) et *Summer Villa Extension* (2013, conçue pour le Centre culturel suisse) plongent le visiteur dans un monde hypnotique où les sculptures, perdant leur autonomie, se transforment en objets personnalisés posant dans un espace entre intérieurs modernes (panneaux, pans inclinés, découpes rectilignes, décors aux motifs abstraits, optiques, photogéniques) et univers haptique des jeux vidéo. « Cartoonesque » et imaginaire, « subculturelle » et un brin régressif, le répertoire de formes qui constitue la partition du projet de l’artiste est révélé dans un livre d’artiste, *Welcome to Colorful* (2010), reprenant les codes de la bande dessinée pour établir quelque chose comme un catalogue raisonné et redessiné en noir et blanc, placé dans un récit abstrait, sans histoire, fait d’images d’images.

Dans une exposition éponyme, l’artiste expose *Le Tapis des Simpson* (2010), tableau-image abstrait, ovale, peint sur bois, aux motifs concentriques colorés. Le motif est prélevé dans l’univers de la fameuse série de Matt Groening, critique sociale teintée d’absurde et de psychédéisme, diffusée aux États-Unis à partir de la fin des années 1980. On se rappelle alors la drôle de formule un jour énoncée au sujet de l’œuvre de l’artiste John Tremblay, comparant ses peintures à motifs de « bulles » colorées, aux compositions décentrées, étranges, à ce qu’aurait pu produire Homer Simpson en essayant de se rappeler du travail de Robert Mangold. Le travail de Claudia Comte actualise cette intuition lumineuse, ce *statement* esthétique « dévolutionniste » en le poussant au-delà du cadre, afin de proposer une expérience physique, tactile, brute de cette dissolution et de ce rechargement des formes de l’absolu moderne dans les zones obscures et vivantes des cultures dites populaires. ■

Yann Chateigné est historien de l’art, curateur et responsable du département Arts visuels de la Haute école d’art et de design (HEAD) de Genève.



Claudia Comte, *Summer Villa*, 2012. © Nicolas Delaroche



Toutes les photos : La Ribot, *Desplieque*. © Carole Parodi

La Ribot vue de haut

Danseuse, chorégraphe, performeuse, La Ribot présente son installation vidéo *Desplieque*. — Par Rachel Withers

Traduit de l'anglais par Katrin Saadé-Meyenberger

● EXPOSITION

07.06 – 14.07.13

La Ribot

Desplieque

À l'occasion du vernissage, à 20h, grand entretien entre La Ribot et Marie Muracciole, commissaire d'exposition et critique d'art.

Repères biographiques

Née en 1962, La Ribot, danseuse, performeuse, chorégraphe et artiste visuelle, initie ses travaux chorégraphiques dans le Madrid des années 1980, où elle fonde l'une des premières compagnies de danse contemporaine en Espagne. Son travail connaît un essor international dans les années 1990 avec les *Pièces distinguées*, qui culminent en 2003 avec l'intégrale des 34 solos présentés à la Tate Modern ou au Centre Pompidou. Elle vit à Londres de 1997 à 2004, puis s'installe à Genève, où elle enseigne 4 ans à la HEAD. Parmi ses créations, on peut relever *40 Espontâneos* (2004), pièce pour 40 figurants, ou *Gustavia* (2008), duo créé avec Mathilde Monnier qui sera joué au Théâtre de la Cité internationale à Paris du 16 mai au 1^{er} juin 2013.

■ L'autophagie est le processus de se consommer soi-même. Parfois, ce terme désigne des scénarios terrifiants de fiction comme dans *Le Silence des agneaux* et son célèbre Hannibal Lecter, ou des comportements dans la vraie vie allant de l'habitude de se ronger les ongles à des troubles plus graves. De façon plus métaphorique, l'expression « autophage » se réfère au dragon Ouroboros qui se mord la queue ou au Phénix qui renaît de ses cendres. Si l'on suit cette interprétation, l'installation vidéo de La Ribot, *Desplieque* (« Déploiement »), réalisée en 2001, relève sans doute de l'autophagie, puisque tous les éléments déployés – gestes, poses, vocalises, objets, vêtements, textes et vidéos – proviennent de son propre travail, à savoir des *Pièces distinguées*, une série de performances présentées dans des théâtres et des espaces d'art. Les trente-quatre éléments des *Pièces* sont représentés et transforment ainsi les quarante-cinq minutes de *Desplieque* en une sorte de condensé d'une expérience menée de 1993 à 2000, qui se situe à la limite de la danse, de la performance et de l'installation.

En évoquant les ingrédients de *Desplieque*, La Ribot parle de « fragments de fragments ». Plutôt qu'un résumé ou un aboutissement, on y verrait une étude pour explorer de nouveaux territoires.

Dans *Desplieque*, La Ribot teste une nouvelle stratégie : filmer en une seule prise, la caméra à l'épaule. La performance a donc été filmée en continu, du début à la fin, avec deux caméras vidéo, l'une fixe et l'autre portable.

Dans l'installation, le plan fixe est projeté verticalement, en plan large, sur le sol. La vidéo est tournée avec une caméra fixe placée à environ 5 mètres au-dessus du lieu de la performance. En contre-plongée, apparaît le haut de la tête de La Ribot qui entre et sort du cadre. L'artiste disperse sur le sol des objets utilisés dans les *Pièces distinguées* : un vêtement à fanfreluches vertes au milieu d'autres vêtements et de textiles dans des nuances saturées de rouge et de bleu, une boîte à chaussures, un

morceau de bâche dorée, un miroir qui montre le plafond du studio, et, finalement, trois écrans plats qui diffusent des extraits filmés des *Pièces distinguées*. Bientôt apparaissent les chaises pliantes que La Ribot a usé et abusé sans pitié depuis des années.

Ces objets banals, pris individuellement, s'entrelacent en une toile chatoyante et saturée et rendent l'image projetée bien souvent plus picturale que cinématographique. Parfois, l'artiste se couche à plat ventre sur le sol, nue ou à moitié vêtue, dans une pose statique dérivée des *Pièces*. Elle semble alors voler vers le fond somptueux, telle une figure mythologique sortie d'un tableau de la Renaissance – une Vénus de Fontainebleau, défiant de façon absurde les lois de la gravité. La tension entre trivialité et grandeur ne s'en trouve qu'accrue.

Les plans séquence tournés à l'épaule de *Desplieque* sont présentés séparément sur un petit écran placé au mur. Lorsque La Ribot évolue dans son arène picturale et réalise sa performance, cette caméra correspond aux « yeux du corps » performant – ce qui se révèle finalement être un point de vue très étrange. S'inclinant, tournant et ignorant la gravité, le sujet, bien que « subjectif », n'est certainement pas l'artiste. Par moments, cette caméra fait écho au regard de celui qui la tient (en regardant le livre qu'elle est en train de lire, par exemple), mais à d'autres instants, elle fixe son corps comme un objet, s'introduisant dans son espace protégé, avec un manque de respect carnavalesque. Dans l'installation, il n'est pas possible de regarder cette vidéo en même temps que celle projetée sur le sol, ce qui amène une distorsion et une fragmentation supplémentaire.

Desplieque concentre le germe de ses pièces postérieures, notamment la très substantielle vidéo *Mariachi n° 17* (2009) avec sa prise de vue unique et sa prolifération d'espaces dans les espaces et de vidéos dans les vidéos. *Desplieque* est une improvisation pour une personne, alors que *Mariachi n° 17* est une pièce chorégraphiée pour un ensemble. Or, c'est bien ici que pourrait se situer le point de départ des travaux ultérieurs – c'est de l'autophagie qui se régénère au plus haut point. ■

Rachel Withers est critique d'art et collabore au magazine *Artforum International*.



● THÉÂTRE

MERCREDI 15,
JEUDI 16
ET VENDREDI 17.05.13 /
20 H
2b company /
François Gremaud
Simone, two, three, four



Toutes les photos : François Gremaud / 2b company, *Simone, two, three, four*. © Annik Wetter

François Gremaud, l'idiot magnifique

Depuis 2005, le trentenaire fribourgeois invente un monde théâtral qui célèbre la richesse de l'instant. Sa recette ? Se décaler pour redécouvrir le quotidien d'un œil neuf, singulier. *Simone, two, three, four* est de cette eau-là. Bienvenue en idiotie ! — Par Marie-Pierre Genecand

■ Lorsqu'on demande à François Gremaud, en juin 2011, de poser avec un mot-clé qui le caractérise pour une photo qui accompagne une série estivale du quotidien *Le Temps* sur les jeunes talents, le metteur en scène romand choisit le mot « idiot » peint en lettres géantes sur un mur et dont il compose le « i » central de son mètre quatre-vingt-dix. Idiot, comme idiotie, pour ce qui est unique, singulier, pour ce qui échappe aux logiques bulldozers de la société de marché.

Auteur de spectacles légers sans être *light*, François Gremaud, 38 ans, croit dans la force de l'instant et concocte des ouvrages étranges, ludiques, en suspens – de temps et de parole –, à travers lesquels le quotidien prend une autre couleur, une autre saveur. Ses détracteurs, qui restent au seuil de sa porte pourtant grande

ouverte, se demandent s'il ne se moque pas du monde avec ses objets improbables situés quelque part entre installations, poésie absurde, chants des villes et clés des champs. Ce fut le cas, en particulier, pour son dernier opus, *Re*, créé en mars 2012 à Nuithonie, à Fribourg, avant une tournée qui l'a amené à Vidy-Lausanne. *Re* pour « réjouissance, responsabilité, résistance, et répétition ou encore représentation », présentait alors François Gremaud, heureux fondateur de la 2b company en 2005. Autant dire une liste qui résume l'alpha et l'omega du théâtre, mais traités sur un mode décalé, fragile, presque volatil. Conçu en deux parties, – le temps du labeur, le temps de la récolte –, *Re* montre en souriant comment se monte un spectacle qui rend hommage au XIX^e siècle romantique et à ses *lieder* enchanteurs. Mais, en réalité, *Re* ne montre rien, car tout semble si maladroit, aléatoire, voire raté, que le propos devient impertinent de liberté. Ce d'autant que le décor imaginé par Denis Savary est, lui aussi, un sommet de mauvais goût assumé. Une immonde montagne orange voisine avec un vaste tableau délavé représentant un bord de mer déprimant. À l'avant-scène, des roues se dressent par deux et serviront de perchoirs pour sept créatures à longs cheveux noirs et fessiers renforcés, ou à peaux de bête cotonneuses, qui hésitent durant tout le spectacle entre leur statut d'homme ou d'animal.

L'idée qui préside à cette fresque fantasque ? Trouver un nouveau langage, poétique, inédit, dans la foulée d'un Jacques Tati qui reviendrait aujourd'hui. Du reste, quand on lui demande de citer ses modèles, François

Gremaud pense au Français Philippe Quesne ou au Suisse Christoph Marthaler qui le fascinent pour « leur manière dégagée de dire des choses capitales ». L'astuce, la décontraction, l'humour, le sens de l'observation. Et, pourquoi pas, l'inspiration. Telles sont les qualités de ce jeune créateur fribourgeois dont le père, professeur de physique, se lève chaque matin à 3 h 30 pour écrire, chercher, remplir d'innombrables carnets. « Mon père est un costaud à moustache qui m'a transmis le goût d'un questionnement sans agacement », confiait François Gremaud en juin 2011.

D'autres créations répondent à cette notion de questionnement sans agacement. *KKQQ*, spectacle au nom culotté et grand succès de 2010, est une performance multimédia dans laquelle un savant système de synchronisation rend compatibles le son et les images d'improvisations perpétrées en amont et en ordre dispersé devant des écrans. Un concept très contemporain qui a plu à René Gonzalez, feu le directeur de Vidy-Lausanne, et valu à François Gremaud un accueil la saison d'après dans le fameux théâtre au bord de l'eau.

Simone, bijou d'incongruité

Qu'en est-il de *Simone, two, three, four*, spectacle encore antérieur – il a été créé en mai 2009 – invité par le Centre culturel suisse à Paris ? À nouveau, un moment particulier, un bijou d'incongruité orchestré par la 2b company. Le propos ? L'histoire d'une simple chute qui se termine en dégringolade psychologique. Simone, que l'on ne voit jamais mais dont on parle souvent, glisse sur une crotte de chien, chute et ne se relève pas de cette glissade-là. Pour elle, un puits sans fond, apprend-on de la part des trois drôles de sires qui vivent en vase clos sur le plateau. Une mise au point, tout d'abord. *Simone, two, three, four* n'est un spectacle ni scatologique, ni neurasthénique. Mais une sorte de satire acidulée sur ce hasard qui fait et défait nos destinées.

Un texte de François Gremaud, dont le comédien Pierre Mifsud relève « la sensibilité et la capacité à dire par la bande le tragique de l'existence ». Pierre Mifsud, justement. Ce comédien au regard étrange, inquiétant, est un habitué des spectacles à contre-courant. On l'a vu beaucoup vu chez Oskar Gómez Mata, autre activiste du théâtre. Il est aussi un fidèle de la 2b company. Dans *Simone...*, en pull et pantalon bleu ciel, ton sur ton, beauf à souhait, Pierre Mifsud est Jean-Claude. Un fou de chiffres qui compte en mètres la longueur de spaghetti mangés par l'oncle Denis avant que l'aïeul ne s'écroule raide mort. Sa vie et la vie des autres, Jean-Claude la résume avec des plots empilés en équilibre précaire sur la scène, au cœur d'un décor de plantes vertes et d'assiettes cassées. Ce qu'il cherche surtout à travers ses installations obsessionnelles, ce sont les raisons qui ont mené Simone à la dépression. Mais cette quête révèle plus celui qui la mène que le sujet étudié. L'observation vaut aussi pour Martine (Catherine Büchi), ex-scout et championne de voltige, qui panique à chaque montée de stress. Attention, pic comique ! Quant à Alejandra (Léa Pohlammer, elle aussi une fidèle de François Gremaud), c'est tout l'inverse. Alors qu'elle a pris coups et blessures en masse durant son jeune passé, cette beauté née à Bogota affiche une sérénité inversement proportionnelle à sa destinée.

Soit trois figures très contrastées qui cohabitent sans réellement se rencontrer. Et gèrent à leur manière, avec leurs moyens, la versatilité du destin.

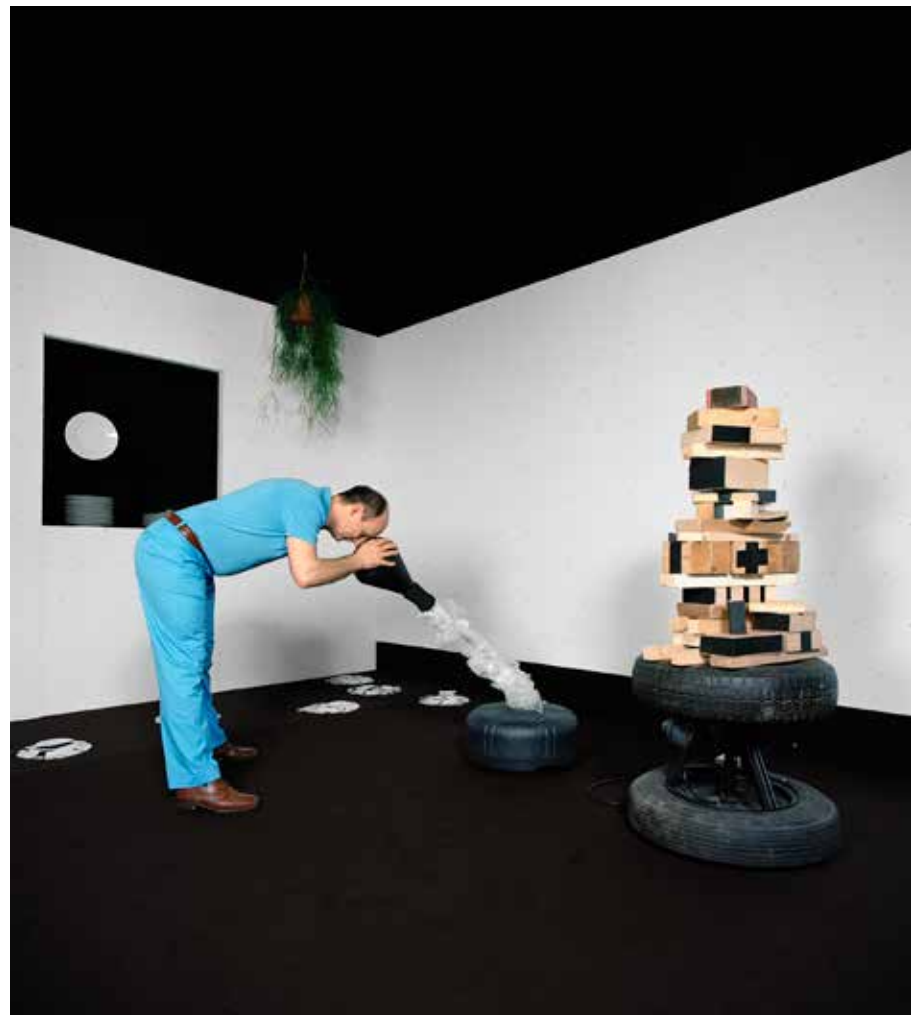
Frère sourd-muet et nouveau langage

Ce thème de l'appropriation est une constante chez François Gremaud. L'idée que chacun a la possibilité, sinon la responsabilité, d'améliorer son quotidien en

décalant son regard, en se décentrant, en retardant une parole trop hâtive ou trop systématique, afin de retrouver une fraîcheur d'approche, un nouveau souffle. Le décalage, il l'a peut-être appris auprès de son frère de deux ans son cadet, Christian, sourd-muet de naissance. Au-delà de la langue des signes que tout le clan (ils sont six en famille) a apprise, les deux frères ont développé un langage à eux qui a rendu le metteur en scène sensible aux différents types de communication. D'où, dans ses créations, cette joie de dire autrement, mais aussi cette conscience des difficultés de compréhension et cette intuition, présente sans lourdeur, de la solitude ultime de l'individu.

Le public parisien a déjà pu apprécier la belle inventivité de ce poète à la provoc bienveillante. En juin 2011, la 2b company a donné son *Récital* au Centre culturel suisse, un ensemble de contes et de chansons rédigés selon un protocole précis : les morceaux sont tirés d'improvisations parlées et chantées, retranscrites telles quelles, sans censure, ni ajout. Les thématiques sont libres et, aux côtés de François Gremaud, les comédiennes Tiphany Bovay-Klameth et Michèle Gurtner excellent dans cet exercice qui, tel un cadavre exquis, révèle en riant des couches multiples d'inconscient. La 2b company a l'art de vivifier la vie. ■

Marie-Pierre Genecand est critique de théâtre et de danse au quotidien *Le Temps* et à la RTS.



Drumming déphasé

Habitué aux autoroutes techno, POL s'est confronté aux déphasages de Steve Reich. Un quatuor de percussionnistes virtuoses l'a suivi dans l'aventure. — Par Roderic Mounir

• MUSIQUE

MARDI 21 ET
MERCREDI 22.05.13 / 20 H
POL + Eklekto
Drumming by Numbers

■ Il se dit musicalement binaire et thématiquement monomaniacale – « Mon sujet, c'est la fin du monde », nous assénait-il lors d'une rencontre en 2011 pour la sortie de son deuxième album, *Tension*. Mais il convient de lire entre les lignes, car Christophe Polese, alias POL, a plus d'un tour dans son sac à pulsations. Sa production solitaire, gravée sur CD dès *Sinus* en 2008 (après une foule de remixes et collaborations en vingt années d'activité), est moins taillée pour la piste de danse que pour une écoute en immersion – « Idéalement la nuit sur l'autoroute », confie-t-il en clin d'œil implicite à *Autobahn* de Kraftwerk. Hypnotique et répandante, minérale et pointilliste, la techno du Genevois recèle une abondance de détails et de microvariations qui doivent beaucoup à l'effet de répétition.



POL et Eklekto. © Tom de Peyret

Curieux de tout, engagé corps et âme dans une activité précaire mais vitale, POL avait naturellement la trempe pour se coltiner un géant de la taille de Steve Reich. Le Centre culturel suisse reprend, les 21 et 22 mai 2013, une création jouée l'an dernier au Festival de La Bâtie à Genève. Une réinterprétation de *Drumming*, classique du compositeur américain influencé par les rythmes africains, conçu l'année de la naissance de POL, en 1971. La date est un hasard, pas le choix de l'œuvre. « Je l'écoutais il y a vingt ans, bien avant de m'initier à la musique contemporaine et expérimentale. C'était une source idéale de sampling, car en piochant au hasard, on pouvait créer des boucles qui fonctionnaient. » *Drumming* a eu le même impact sur Philippe Pellaud, programmeur musique à La Bâtie et artiste électro sous le pseudo de Kid Chocolat. « Lorsqu'il m'a proposé cette création, j'en ai eu des sueurs froides. Impossible de refuser, mais comment aborder une œuvre aussi intouchable ? Plutôt qu'une interprétation fidèle, j'ai retenu la méthode de composition et l'instrumentation. » Celle-ci confronte les sons synthétiques de POL à quatre percussionnistes de l'ensemble contemporain Eklekto : Thierry Debons, Damien Darioli, Maximilien Dazas et Alexandre Babel (remplacé par Sébastien Cordier à Paris). Débute alors un travail méticuleux sur la technique « reichienne » du déphasage : un motif est joué en boucle par un groupe de percussionnistes, l'un d'eux pouvant retirer une note ici ou là. Lorsqu'un membre du quatuor accélère le tempo et se détache du groupe, survient un chaos arythmique. Jusqu'à ce que le perturbateur ne rejoigne le rang. POL dit avoir opté pour des décalages « plus francs » que ceux de Reich, afin de préserver le *beat*.

Plus qu'une interprétation

Pas question de retranscrire *Drumming* note à note. En collaboration étroite avec Thierry Debons, premier prix de virtuosité au Conservatoire de Genève, POL a sélectionné les motifs les plus intéressants, retranscrits sur informatique. Pas de réelle improvisation dans un tel contexte, mais des signaux visuels pour enchaîner les quatre phases de la pièce. Quatre bongos, puis deux marimbas, rejoints par un glockenspiel. Et un final franchement technoïde où POL, tapi derrière son *lap-top*, occupe toute sa place. Centrale dans son travail, la notion de transe lui paraît commune à la musique répétitive écrite et à la culture techno. « Je voulais perturber le moins possible une œuvre qui se suffit à elle-même. Mon interprétation devait faire sens, au-delà d'un simple *kick* calé sur *Drumming*. »

Défi relevé grâce à la disponibilité des percussionnistes d'Eklekto. « Ils ne craignent pas les expériences radicales. Malgré leur formation académique, ils ne sont pas des puristes », salue celui qui avoue ne pas lire la musique et disposer d'un vocabulaire musical « limité ». Avec sa gouaille genevoise et sa modestie d'artisan, il décrit une ambiance de travail enthousiasmante en compagnie de professionnels accomplis : « Habitué à appuyer sur le bouton d'une boîte à rythme fonctionnelle en tout temps, j'ai eu la chance de collaborer avec ces musiciens d'une précision infallible. » Trois petits jours de répétition *in situ* pour une performance livrée dans l'écrin prestigieux du Studio Ansermet, retransmise en direct sur les ondes de la RST Espace 2. « J'étais tendu comme jamais, mais cette expérience m'a rassuré. » Et de relever la mixité d'un parterre qui se révélera conquis. « Personne n'est venu m'engueuler personnellement, lâche POL dans un éclat de rire. Quelqu'un est tout de même sorti en s'écriant "Où est Steve Reich ? C'est inadmissible !" Je le comprends, car je peux être très pointilleux avec mes artistes fétiches. » ■

Roderic Mounir est journaliste culturel pour *Le Courrier*



Sunisit. © Nicolas Bonstein

Sinus croisés

Loin d'être rassasié avec Eklekto, l'hyperactif POL a créé Sunisit avec son comparse Cesare Pizzi. — Par Roderic Mounir

● MUSIQUE

MARDI 28.05.13 / 20 H
Sunisit

■ Boucler des boucles : quoi de plus naturel pour un musicien électro ? Et pour POL plus que tout autre, puisque parallèlement à sa relecture de *Drumming* de Steve Reich, œuvre décisive dans son initiation aux motifs musicaux répétitifs, le Genevois a secrètement rodé Sunisit, son tandem avec Cesare Pizzi, responsable des claviers et samplers au sein des Young Gods de 1985 à 1989. Soit du temps des deux premiers albums (*The Young Gods*, 1987, et *L'Eau rouge*, 1989), marqueurs indélébiles de la musique helvétique et de plusieurs générations d'héritiers.

C'est sur internet que POL a retrouvé la trace de Pizzi, entre-temps rangé de la foudre, père de famille, parti travailler dans l'informatique de pointe pour de grandes banques – ça ne s'invente pas. Chassez le naturel, l'ancienne divinité sonique a rebranché ses claviers sous le pseudo Ludan Dross, sans autre ambition que son propre plaisir. « Je suis tombé sur sa page Myspace un peu par hasard, raconte POL. J'ai écouté les trois morceaux mis en ligne, qui m'ont plu. Ce n'est qu'ensuite que j'ai réalisé qu'il s'agissait de Cesare des Young Gods ! »

Pizzi a quitté la scène au moment où elle connaissait un essor décisif, à Genève, avec l'ouverture de L'Usine, bastion alternatif autour duquel ont gravité quantité de squats culturellement actifs. « J'ai suivi cette évolution à distance », admet l'intéressé. Au départ bassiste de jazz et de rock à Fribourg, il a vu ses conceptions durablement bouleversées par les pionniers allemands Kraftwerk, au tournant des années 1980 : « C'est à eux que l'on doit la création d'un espace sonore singulier, avec ce minimalisme électro, ces boucles et ces effets *delay*. » The Young Gods auront été son labo d'apprentissage : « À l'époque, les moyens étaient rudimentaires. Sans séquenceur, il fallait jouer toutes les boucles en direct », se souvient Cesare Pizzi. Heureusement, sa

formation musicale et son expertise d'informaticien lui ont garanti la solidité rythmique et le système D nécessaires pour relever les défis sonores nés dans l'esprit de Franz Treichler, chanteur et principal compositeur des Young Gods. Atouts qu'on a pu apprécier, lors des récents concerts où Pizzi a retrouvé ses camarades pour interpréter ces deux premiers albums (Bernard Trontin remplaçant feu Frank Bagnoud et son successeur Üse Hiestand aux fûts telluriques).

Les retrouvailles, visiblement, resteront éphémères. Cesare Pizzi semble impatient de parler du présent, détournant la conversation vers son cadet. « Avec POL, la dynamique est différente. Il m'a confié les basses et les rythmes de ses morceaux. Cela me convenait bien, car je dispose de peu de temps pour la musique aujourd'hui. » Plus que des remixes, Sunisit propose une reconstruction intégrale de titres apparus sur *Sinus* (2008). « J'ai adoré l'approche hyper fine de Cesare, explique POL. Cesare a contribué à mon album de remixes, *Cosinus*. Nous avons commencé à jouer live ensemble, et, de fil en aiguille, a jailli l'idée de Sunisit. Pour gagner du temps, nous avons convenu de découper mes anciens morceaux en lambeaux et de les retravailler. Le résultat nous a suffisamment plu pour aboutir à un vrai disque. »

La techno version POL et Ludan Dross sera « sinusoïdale » ou ne sera pas, allusion à la courbe la plus harmonieuse des fréquences sonores. Une fois assemblées, les pistes de Sunisit ont été remixées par Franz Treichler : « Plus qu'un orfèvre, maniaque jusqu'au subliminal », s'extasie le tandem, qui n'espérait pas un tel investissement de la part du leader des Gods, fort occupé.

Singulière « fusée électro-dub-funky à trois étages », Sunisit évolue sur un tempo invariable de 120 battements par minute (bpm) : « C'était le concept des compositions sur *Sinus*, justifie POL. En live, le rythme est un peu plus trépidant, entre 125 et 130 bpm. » Pour Cesare, l'intérêt d'un tempo bas est de forcer à remplir l'espace : « Il faut mettre davantage d'accents, de fioritures. » Leur association semble en tout cas promise à un bel avenir : Sunisit vient de se produire au Caprices Festival de Crans-Montana, le même soir que Björk. Poor Records édite leur CD, qui sera dévoilé le 28 mai au Centre culturel suisse de Paris. ■



Projet pour le Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne. © Estudio Barozzi Veiga

Création d'espace public

Sa réflexion originale et sa radicalité ont convaincu les jurys. Ce jeune bureau de Barcelone a été choisi pour réaliser le nouveau Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne. Il construira aussi l'extension du Bündner Kunstmuseum de Coire. — Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

JEUDI 23.05.13 / 20 H
Estudio Barozzi Veiga
*Musées suisses /
Nouvelles architectures*

■ En Suisse, les musées ne se font pas en un jour. En comptant les hésitations, les faux départs et les oppositions, cela peut même durer très longtemps. Et parfois n'aboutir à rien. Les Lausannois, et plus largement les Vaudois, en savent quelque chose. En 2008, le projet de nouveau Musée cantonal des beaux-arts (MCBA) au bord du lac était refusé en référendum, après des années de luttes et de débats.

Pour les milieux politiques et culturels, pas question toutefois de baisser les bras. Sans se laisser démonter, à peine le résultat connu, ils se sont bravement relancés dans l'aventure. Un nouvel emplacement a été trouvé, cette fois-ci central, les anciennes halles aux locomotives situées à l'ouest de la gare, au bord des rails. Fin 2010, un concours était lancé, comportant un double mandat : concevoir le nouveau Musée des beaux-arts tout en développant, sur la totalité du site, un concept de pôle muséal où devraient être construits, à terme, deux autres bâtiments pour abriter le Musée de l'Élysée (spécialisé dans la photographie) et le Mudac (Musée de design et d'arts appliqués contemporains).

La tâche était difficile, les anciennes halles étant peu adaptées à une reconversion muséale. Beaucoup d'architectes chevronnés s'y sont cassés les dents. À la surprise générale, c'est Estudio Barozzi Veiga (EBV), un jeune bureau espagnol, de Barcelone, qui l'a emporté avec une rare élégance en juin 2011.

Pour résoudre ce casse-tête architectural et faire l'unanimité, il fallait savoir penser autrement. Un art dans lequel l'agence s'était illustrée à diverses reprises et qui lui a valu, neuf mois plus tard – oui, la symbolique les fait aujourd'hui sourire – de remporter le concours pour l'extension du Bündner Kunstmuseum de Coire. Un défi d'une tout autre nature.

De passage à Lausanne pour l'une des innombrables réunions qui jalonnent la réalisation de tout bâtiment public, Fabrizio Barozzi évoque son parcours et celui de son associé.

Lui-même est italien. Né à Rovereto en 1976, il a étudié à Venise. Alberto Veiga est espagnol. Il a vu le jour en 1973 à Saint-Jacques-de-Compostelle et s'est formé à la faculté d'architecture de Navarre. Les deux jeunes architectes se sont rencontrés à Séville dans le bureau de Guillermo Vazquez Consuegra. En 2004, ils s'associent et ouvrent leur propre agence... à Barcelone, ville à l'époque très dynamique.

Ni l'un ni l'autre n'y ont toutefois de réseau et ne peuvent compter sur un ami ou un parent pour décrocher une petite commande ou une rénovation. Une fragilité dont ils font un atout et une philosophie. Obligés d'aller chercher des mandats hors de chez eux, ils s'engagent très vite dans une carrière internationale et découvrent le plaisir de travailler dans différents contextes et conditions. Après avoir construit, dans la péninsule Ibérique, l'auditorium et centre de congrès d'Aguilas et le siège de l'AOC Ribera del Duero à Roa, ils réalisent aujourd'hui la Philharmonie de Szczecin en Pologne. « Il y a trente ans, cela aurait été totalement impossible pour un jeune bureau », relève l'architecte Fabrizio Barozzi.

L'Espagne, l'Italie, deux cultures architecturales différentes ? « La formation en Espagne est un peu plus technique. En Italie, l'université reste plus humaniste, plus centrée sur l'histoire de l'architecture et la théorie de la composition. Je crois que les deux font un bon mélange. Personnellement, j'ai hérité de ma formation la volonté d'établir une relation cohérente et précise avec le contexte, le souci de relier l'architecture à la ville, à l'urbanité. » Fil conducteur de leur démarche, ce désir de toujours penser le bâtiment comme un élément modifié par l'espace public fait la force et la qualité de leurs deux projets de musées en Suisse.



Projet pour le Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne © Estudio Barozzi Veiga

« À Lausanne, pendant trois mois, nous avons essayé de remodeler la halle existante, comme on nous le demandait. Et nous sommes arrivés à la conclusion que ce n'était pas la bonne solution. Une fois de plus, avant de penser l'objet architectural lui-même, il fallait établir une stratégie urbaine. Nous avons donc pris le parti de détruire une grande partie du bâtiment et de placer l'espace public au cœur de notre réflexion. » Compact, solide, géométrique, le musée, en brique claire, est pensé comme un long « mur habité », presque entièrement fermé côté voies pour des raisons de sécurité, ouvert et perméable sur l'autre façade rythmée de grandes lames verticales.

Ce choix de la table rase ne néglige pas pour autant l'histoire du lieu. Le futur Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne conserve en effet la façade pignon et la grande verrière de la halle centrale de l'ancien dépôt qui devient un élément essentiel du foyer. C'est autour de ce lieu majestueux, mais sobre, que s'organisent, de manière extrêmement simple et fonctionnelle, la vie et les espaces du musée. « On pouvait quasiment le construire tel quel, s'enthousiasme Bernard Fibicher, son directeur. D'emblée, tout était en place, l'agencement des salles, des blocs bien délimités avec des fonctions que l'on peut séparer, un bistrot et un auditorium qui restent facilement accessibles en dehors des heures d'ouverture. » L'opération est budgétée à environ 51 millions d'euros et l'inauguration est prévue pour fin 2016. Les deux autres musées, dont le coût est évalué à quelque 53 millions d'euros et l'ouverture planifiée pour 2020, feront à leur tour l'objet de concours.

À Coire, la situation était tout autre et le budget plus modeste : 20 millions d'euros. Pour les architectes, il s'agissait d'imaginer une extension reliée au musée existant, la Villa Planta, une ancienne maison familiale de type néo-palladienne du XIX^e siècle au décor orientalisant. « Le bureau Barozzi Veiga fait dialoguer avec talent le langage classicisant de l'ancien musée avec

une réinterprétation contemporaine de la décoration de la façade. Parmi toutes les propositions que nous avons reçues, son projet était en outre le plus petit, visuellement parlant, ce qui n'était pas un mince défi à réaliser dans une parcelle aussi étroite », se réjouit Stephan Kunz, le directeur du Bündner Kunstmuseum.

« La volumétrie autorisée ne nous semblait pas compatible avec la situation urbaine, explique Fabrizio Barozzi. Pour donner plus de place au jardin qui sert de lien entre les deux constructions, nous avons donc renversé les fonctions. Seuls l'accueil, le foyer, les espaces didactiques et l'atelier de restauration sont en surface. Les grandes salles d'exposition se trouvent en sous-sol, organisées en carré autour d'un noyau central. » Offrant aux œuvres d'excellentes conditions de conservation avec un minimum d'installations, ce choix permet par ailleurs une grande clarté dans les circulations, le passage d'un bâtiment à l'autre s'effectuant également en sous-sol.

Deux projets, deux situations radicalement différentes. À Lausanne, le Musée cantonal des beaux-arts déménage dans un nouveau bâtiment et repart de zéro. À Coire, le Bündner Kunstmuseum se « contente » de s'offrir une extension pour mieux mettre en valeur ses richesses. Dans les deux cas, Fabrizio Barozzi et Alberto Veiga sont partis du vide et de l'espace public. Généreuse, ambitieuse, leur réponse architecturale est un cadeau tant aux amateurs d'art qu'aux simples citoyens qui se voient ainsi offrir dans la foulée de nouveaux espaces de promenade, de loisirs et de rencontres. ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle au magazine *L'Hebdo*.



Projet pour le Bündner Kunstmuseum de Coire.
© Estudio Barozzi Veiga



Projet pour le Bündner Kunstmuseum de Coire. © Estudio Barozzi Veiga

● MUSIQUE

JEUDI 13.06.13 / 20 H

Iiro Rantala

Carte blanche à la Fondation
Montreux Jazz 2 pour la création
et l'échange culturel

Iiro Rantala. © Ralph Gluch

Touches jazz

Le Centre culturel suisse donne carte blanche à la Fondation Montreux Jazz 2 pour deux soirées consacrées à des musiciens d'exception : Iiro Rantala et le Marc Perrenoud Trio. — Par Marc Ismail

Iiro Rantala

On prêterait plus d'un destin à cette silhouette puissante, à cette toison hirsute d'ours au premier matin du printemps revenu. Un docker, peut-être, dans ce pays qui n'est finalement qu'une victoire passagère sur une eau qui exsude de partout. Un bûcheron, sûrement, dans cette contrée surpeuplée de bouleaux et de pins.

On aurait tort. Car s'il dit sa Finlande natale dans chacun de ses regards boréaux, Iiro Rantala a en revanche la grande élégance de ne pas ressembler à ce qu'il est. Ses musculeux avant-bras, l'Helsinkien a décidé de les consacrer à faire vibrer les cordes de son piano. Enfin, si tant est qu'on décide vraiment de se vouer à la musique. Car c'est bien Bach, le père, qui le prit personnellement par l'oreille un jour de ses 6 ans. Le type d'invitation qui ne se refuse pas. Surtout pas dans un pays qui compte parmi ses héros nationaux un dénommé Sibellius, tombé dans la gloire en s'aventurant sur ce chemin-là un bon siècle plus tôt. Le genre d'exemple qui crée des vocations.

À 13 ans, nouveau choc fondateur, et perspective surtout de vivre avec son piano en voie de domestication une relation bien plus débridée que jusqu'alors : le jeune Iiro rencontre le jazz. Mais si certains auraient pu voir dans cette découverte une rupture, voire une rébellion face aux carcans du classique, tel n'est pas le point de vue de Rantala. C'était simplement là le nouveau chapitre de son parcours musical. La preuve ? Cherchez-la dans *My History of Jazz*, titre un brin provocateur de son dernier album. Car cette histoire personnelle et iconoclaste, il la fait remonter à Bach justement, revisitant pour l'occasion son *Aria* avec son propre langage. Et puis, il suffit d'écouter le pianiste

pour entendre cette musique affleurer sans cesse au détour d'un thème, et survoler les siècles comme s'ils étaient des minutes. Tout au long de l'album, Rantala emprunte, dévore, digère, recrée et rend hommage sans jamais flagorner. Car s'il est un élément central dans son œuvre au sens large, c'est un humour jamais pris au dépourvu. Il faut le voir dans l'émission de la télévision finlandaise qui l'a rendu populaire dans son pays bien au-delà des cercles du jazz : *Iiro irti*, soit « Iiro déchaîné ». Un bien joli pléonasmе au passage, on voit mal en effet qui pourrait mettre en cage ce personnage. Le musicien s'y amuse et s'y déguise, un jour en guerrier viking, le suivant en danseur disco ringard. Le tout avec, toujours, la musique et les rencontres en ligne de mire.

La musique de Rantala est un voyage sur un chemin aux virages multiples, un scénario à rebondissement. Le pianiste aux airs de savant fou se plaît à toujours surprendre sitôt la certitude installée, à rebondir dès que la musique roule. Et il réussit l'exploit d'être à la fois redoutablement puissant et étonnamment léger, capable de marteler du pied, de pilonner de la main gauche tout en laissant sa main droite virevolter sur les aigus. On en vient à se demander : « Sont-ils donc plusieurs dans ce corps spacieux ? » Non, il est seul, il est multiple, il est unique. Pour s'en convaincre, rien de tel qu'une plongée dans son merveilleux « Thinking of Misty ». Une dédicace à Erroll Garner, traversée de part en part par un interminable *ostinato* de trois notes jouées de la main gauche, pendant que la droite vagabonde, contrepointe, enlumine.

Un peu plus loin, toujours sur ce dernier album *My History of Jazz*, c'est un Rantala romantique qui livre avec « Tears for Esbjörn » un tribut tout en mélancolie à Esbjörn Svensson, collègue suédois disparu lors d'une plongée en 2008. Encore une fois, l'homme multiplie les univers, et réussit l'exploit d'être à l'aise dans chacun, sans que cette ubiquité ne ressemble jamais à un simple exercice de style. Iiro Rantala est tout autant un spectacle pour le regard qu'un voyage unique pour les oreilles, deux arguments solides pour ne pas le rater sur scène. Il y sera tout seul, mais il faudra y regarder à deux fois pour s'en convaincre.

Marc Perrenoud Trio

Si quelques kilomètres et une poignée d'années les séparent, Marc Perrenoud et Iiro Rantala ont quelques points communs, qui vont au-delà de leur moyen d'expression privilégié. Tout comme pour le Finlandais, il faut, avant de parler de jazz, évoquer la musique classique. Un lieu commun dira-t-on puisque, en Europe aujourd'hui, le classique est un chemin incontournable ou presque pour quiconque désire se rendre au pays du jazz. Mais il représente davantage chez le jeune pianiste genevois qu'une simple étape sur un parcours. Quand on a un père professeur de hautbois et pilier de l'Orchestre de la Suisse romande et une mère flûtiste, « classique » rime avec « amniotique ». Non que cet héritage conditionne forcément une carrière à soi et originale, mais les parfums de Stravinski ou de Bartók qui transpirent au détour des compositions de Marc Perrenoud poussent à ne jamais oublier ce milieu fondateur.

Avec Rantala, il partage aussi une énergie intense, un jeu puissant qui ne craint jamais d'insister avec vigueur sur les thèmes qui le méritent, avant de refluer, pour mieux repartir. Mais cette énergie-là n'est pas cantonnée à la seule scène. En coulisse, le musicien endosse le costume d'agent et le met au service de l'interminable recherche de concerts, de soutiens pour mener à bien ses projets multiples.

Mais s'il est armé d'une impressionnante force de travail qui ferait presque de lui un homme-orchestre, Marc Perrenoud a aussi cette qualité précieuse qui bien souvent détermine une carrière tout autant que le ferait le talent initial : il sait s'entourer. Et si le choix des frères d'armes est très important en musique, il est vital en matière de trio. Car le ménage à trois, en matière de jazz, est un art particulièrement délicat. Un piano, une batterie et une contrebasse, c'est peu finalement pour

inventer un monde, créer un équilibre pour ensuite le faire vaciller. Mais avec aux baguettes un brillant goûteur à-tout tel que Cyril Regamey, aussi à l'aise pour accompagner une pop-star taïwanaise que se prêter aux jeux de l'improvisation la plus totale dans un festival de musique contemporaine, le pianiste sait que le temps est entre de bonnes mains. Quant au dernier venu, le contrebassiste Marco Müller, ancien violoniste qui a décidé un jour de changer d'échelle, il a su s'immerger dans le monde des deux premiers comme s'il y avait baigné depuis toujours.

Il faut dire un mot au passage de l'acte fondateur du trio. C'est à la veille d'une tournée en Argentine qu'il s'est forgé, dans l'urgence. Un début d'histoire qui passe ou casse. Six ans et des dizaines de concerts dans le monde entier plus tard, le trio s'apprête à enregistrer son troisième album. Il faut croire que ceux-là étaient faits pour s'entendre. Il suffit d'ailleurs de leur prêter un seul instant une oreille pour s'en convaincre. À force de se faire la main sur les scènes d'ici et d'ailleurs, le groupe a développé une identité toujours plus sûre et affirmée, capable de réinventer de fond en comble un standard de l'ampleur de « Autumn Leaves » pour en faire une œuvre totalement nouvelle. Cette personnalité s'affirme peut-être plus que jamais dans les ballades qui jalonnent leur œuvre. Et si Marc Perrenoud compose et arrange avec la subtilité qu'on prêterait à un ancien, c'est à trois qu'ils tissent les atmosphères et domestiquent les silences. *Two Lost Churches*, qui baptise leur deuxième album, en est un exemple d'une beauté sidérante, naviguant entre Brad Mehldau et la nonne pianiste éthiopienne Tsege Mariam Gebru. Aucun doute, le jazz suisse est entre de bonnes mains. ■

Marc Ismail est journaliste au magazine télévisuel *Télétop Matin*. Il est spécialiste de musique jamaïcaine.

● MUSIQUE

MARDI 18.06.13 / 20 H

Marc Perrenoud Trio

Carte blanche à la Fondation Montreux Jazz 2 pour la création et l'échange culturel



Marc Perrenoud Trio. © Eric Rossier



Grand Pianoramax. © Cyrille Choupas

Grand Pianoramax, facilité illusoire

Le compositeur et pianiste genevois propose un quatrième album en trio. Il faut l'écouter en résonance avec un parcours hanté par le danger doux. — Par Alexandre Caldara

● MUSIQUE

MERCREDI 29.05.13 / 20 H
Grand Pianoramax

Album



■ « Have you ever seen? », un des mantras du projet de Grand Pianoramax se déploie sur *Till There's Nothing Left*. Un nouveau disque en trio, resserré, en apparence plus facile, moins torturé. Illusion évidemment ! La réalité. Le spectre de son du compositeur et manieur de claviers Léo Tardin s'impose plus centré sur du pur Rhodes. Même si les contrastes forment la matière primaire de sa musique venue du hip-hop, du jazz, de l'ambient et que le lyrisme n'effraie pas Léo Tardin et ses complices, ils peuvent raconter plusieurs histoires en même temps, sans oublier la ritournelle, le refrain tête. Tels des griots des métropoles modernes, ils expriment la transition New York – Berlin, et si le vol plané prend du retard, il se laisse alors infuser par du dub au ralenti. Le son langoureux est galvanisé par une cymbale précise et parfois ambiguë. Plus sale qu'il n'y paraît. Le batteur zurichois Dom Burkhalter frappe, propose un son de percussionniste droit, venu du rock. Ce qui permet au Genevois Léo Tardin de digresser encore, de perdre le rythme, puis de revenir félin. Envolées pleines de doigts comme des tentacules. Il aime le dialogue sans bassiste. La voix chaude du New-Yorkais Black Cracker, du sucré, de l'entêtant, mais jamais loin de semer le trouble, fait le reste. Alors oui, on peut trouver cela formaté, des titres aux intitulés pas triturés par Joyce : « Nights turn to day » ou « Daybreak ». Des morceaux ne dépassant guère les 4 minutes.

Pourtant, on préfère taxer cela de punitif, comme une expédition. La vérité transpire derrière les évidences. Oui, on peut l'écouter comme de la musique à la mode et penser que le début de « Daybreak » vient d'un disque de William Sheller. Mais on préfère percevoir cela comme un artifice, une astuce. Et comment ne pas entendre la dimension physique, pénétrante du projet.

« Runaway » porte au pinacle le disque. Léo Tardin répète une ritournelle aiguë acidulée et hésitante, Black Cracker répond par un rap envoyé comme un uppercut, sans sophistication. Burkhalter frappe. Tardin revient, redevient en échos ludiques qui semblent évoquer Dave King percussionniste à jouet du groupe The Bad Plus. Un trio sans doute écouté pour son rythme, son décalage. Le disque *Till There's Nothing Left* se termine même dans un final hommage au dépouillement amusé d'Erik Satie ou au roulis de pierres des premiers pianistes de jazz avec un Bud Powell, au sommet.

Double jeu

Pour apprécier à sa juste valeur les derniers détours de Grand Pianoramax, il faut tracer le pedigree de l'hybride des claviers : Léo Tardin. Ses mains voltigent au milieu d'eux, empilés, jonchés de pédales de distorsions, d'effets et de boutons. Laboratoire à sons obliques comme le proclame le nom de son label ObliqSound. Dans la musique de son collectif Grand Pianoramax, une ligne caoutchouteuse revient sans cesse au milieu de tant d'autres idées en danger doux. Comme une dalle de pierre un peu branlante et qui structure, malgré son déséquilibre, ces concerts où les invités défilent sous des lumières super structurées. Bombe à esthétique froide qui dessine le monde de Tardin, costard blanc, monture de lunettes épaisse et mille déclinaisons des dérives pianistiques. Comme Herbie Hancock, Léo Tardin est d'abord pianiste venu du jazz. Enfant des standards. Dessinateur noircissant le papier devenu foreur des obsessions musicales. Puis compositeur stratosphérique, faiseur d'ornements. On découvre sa musique comme un robinet design dans une vieille grange. Jadis, Tardin a gagné un concours solo au Montreux Jazz Festival. Son projet devient espace des mutations. Immensité du distordu pour toujours revenir vers la mélodie. Grande fête pleine de voix très black, il privilégie les chanteurs impliqués, politiques, au phrasé clair : Celena Glenn, Mike Ladd. Une école du double langage entre plénitude sonore et modules empilés. De la new wave à Prokofiev. Sur son T-Shirt on lit : « j'emmerde la musique », signé Erik Satie. Jeu sur la facilité, tensions, travaux en cours. Grand Pianoramax comme un cross-country sur les modes. À la mode, oui, au sens de modes de faire, de modes d'application, de modes amovibles. ■

Alexandre Caldara est journaliste culturel et collabore au magazine *Dissonance*, à *Hotel Revue* et au site www.theaterkritik.ch.











© Simon Letellier

Lettres de campagnes

L’auteur de *Séismes* dialogue avec deux orfèvres de la mémoire sociale : Marie-Hélène Lafon et Pierre Bergounioux, qui ont su faire vivre dans leurs livres un « terroir » en voie de disparition. — Par Isabelle Rüf

● LITTÉRATURE

MARDI 04.06.13 / 20 H

Jérôme Meizoz
D’un monde à l’autre

avec Pierre Bergounioux
et Marie-Hélène Lafon
Modération : Francesca Isidori,
journaliste, « 28’ », Arte

SAMEDI 01.06.13 / 20 H

Lecture de
*Au point d’effusion des
égouts* de Quentin Mouron

Nuit de la littérature, Quartier latin,
sous l’égide du FICEP.

Jérôme Meizoz est né au pied des montagnes valaisannes, en 1967, quand le monde où ses parents et ses grands-parents avaient grandi se fissurait et vacillait. Son dernier livre, *Séismes* (Zoé, 2013), peut se lire comme le sismographe des minuscules déflagrations qui ont fait bouger une société figée. Qu’il rende hommage à un grand-père socialiste, dans *Jours rouges* (Éditions d’en bas, 2003), ou qu’il recueille des fragments d’autobiographie dans *Destinations païennes* (mini Zoé, 2013), c’est toujours l’enfance qui est scrutée, réinventée. On entend parfois dans ces notations les sonorités du patois. Rien d’étonnant donc à ce qu’il ait choisi d’inviter Marie-Hélène Lafon et Pierre Bergounioux à partager une soirée au Centre culturel suisse : deux provinciaux déracinés de leur terroir, deux auteurs de langue française, formés au moule de la carrière académique, mais qui ont gardé un rapport organique au monde paysan dont ils sont issus.

Jérôme Meizoz a quitté le Valais pour Lausanne et des études de lettres. À Paris, il a suivi le séminaire du sociologue Pierre Bourdieu, également issu d’un milieu de paysans et de petits fonctionnaires. Il y a appris à lire les textes littéraires à la lumière de la sociologie. Une thèse est issue de cette formation : *L’Âge d’or du roman parlant, 1919-1939* (Droz, 2001). Après la guerre de 1914-1918, dans la foulée du cinéma parlant, est né ce défi à la langue classique : illustré par Céline, mais aussi par Jean Giono, Raymond Queneau, Henry Poulaille et par l’auteur suisse Charles-Ferdinand Ramuz, le roman parlant revendique l’usage d’une langue vivante, proche de celle du « peuple », libérée des contraintes de la grammaire. Pour des auteurs de Suisse romande, toujours soucieux de se voir reconnaître par Paris, pris dans la tension entre le désir de légitimation et la revendication d’une singularité, la question est centrale, et Charles-Ferdinand Ramuz n’a cessé d’en cerner les contours.

Inspiration provinciale

Jérôme Meizoz a publié de nombreux travaux universitaires. Dans le domaine littéraire, il excelle dans les proses brèves. « Dans mes récits et essais, ce sont des motifs proches qui sont interrogés de manière différente : la langue parlée, l’expérience populaire de la dépossession culturelle, le rôle de la mémoire », dit-il dans une interview. Pierre Bergounioux et Marie-Hélène Lafon pourraient souscrire à ces propos. Elle est née en 1962, dans la ferme familiale, au cœur d’un pays de loups, fermé, austère, dont toute son œuvre garde la marque. Son dernier ouvrage, *Les Pays* (Buchet-Chastel, 2012), se lit comme un roman d’éducation dans lequel elle retrace le parcours d’une bonne élève, farouchement décidée à s’approprier le savoir interdit à ses aïeux. Après l’internat, c’est la vie sévère d’une étudiante fauchée à Paris, en décalage avec les jeunes filles des beaux quartiers. Les rares retours au pays confirment l’éloignement. Il faudra de longues années, une carrière heureuse d’enseignante, la conquête de l’écriture et de nombreux livres écrits au couteau, dans un style épuré, dépouillé – qui parlent du lieu d’enfance – pour que la tension entre l’origine et la nouvelle vie débouche sur la réconciliation que représentent *Les Pays* et *Album* qui l’accompagne.

Autre provincial, Pierre Bergounioux est né en 1949 en Corrèze. Il appartient à cette génération d’après-guerre qui a opéré une rupture radicale avec les précédentes et avec son milieu, celle qui a accédé aux études et qui a payé le prix de cette ascension sociale. Son œuvre, en grande partie autobiographique, compte une soixantaine d’ouvrages, publiés le plus souvent chez Verdier et chez Fata Morgana. Avec Pierre Michon et Pascal Quignard, il est un des grands auteurs vivants de langue française. Il connaît le succès avec *Miette* (1996). Les trois volumes de son *Carnet de notes* (Verdier, 2006, 2007 et 2011) forment un journal où il inscrit minutieusement depuis 1980 les faits de sa vie quotidienne, ses interrogations et ses réflexions. Professeur de lettres en colère contre l’école, il est également un sculpteur qui dompte les déchets métalliques.

Comme le dit Jérôme Meizoz, « Bergounioux restitue la “grande temporalité” dans des récits portant sur les transmissions familiales et l’entrée des provinces dans la modernité ». Marie-Hélène Lafon, elle, « explore le basculement des univers traditionnels vers le changement, dans des récits lucides et cruels. Tous deux sont d’impeccables stylistes et des “ethnologues” d’eux-mêmes ».

Isabelle Rüf collabore à la rubrique culturelle du quotidien *Le Temps* à Genève comme critique littéraire.

Il était mille fois... dans la chambre

La chorégraphe franco-suisse Perrine Valli mêle des scènes décalées du western le plus célèbre de l'histoire du cinéma à l'univers poétique et épistolaire d'Emily Dickinson. — Par Bertrand Tappolet

● DANSE

MERCREDI 05
ET JEUDI 06.06.13 / 20 H
Perrine Valli
Si dans cette chambre un ami attend...

■ Le travail de celle qui fut interprète notamment chez Cindy Van Acker, interroge au cœur de ses solos, les rythmes scandés par l'espace, le genre, les mythes liés au sexué, l'attente qui dilate le temps. Après *Ma Cabane au Canada* et *Série, Si dans cette chambre un ami attend...* visite une retraite camérale très hantée. Ainsi entend-on, au fil de la voix off de l'artiste se distillant au cœur de la boîte noire scénique tendue de velours : « Ceci est ma lettre au Monde. Qui jamais ne M'écrivit. » Emily Dickinson s'abandonne ici à cette liaison passionnée, intense à soi, ce sentiment d'éternité qu'offre un rapport, pour partie imaginaire et fantasmé, avec autrui. L'Américaine s'enferma volontairement, conséquence de son éducation et d'amours douloureuses, passant le plus clair de son temps à contempler le monde de sa fenêtre. « Une lettre me donne toujours l'impression de l'immortalité parce qu'elle est l'esprit seul sans ami corporel », détaille l'écrivain.

Cette intimité abstraite, tour à tour violente et ourlée de dévotion, inspire certains états de corps singulièrement apaisés de la pièce. Ils partent souvent d'un geste concret, quotidien – boire un verre d'eau qui n'existe pas, remonter un drap invisible – pour déployer un alphabet chorégraphique aux mouvements sémaphoriques, comme extraits d'une rêverie d'au-delà. Des actions qui signent la danseuse sans vraiment lui appartenir, tant elles semblent émaner d'un fantôme. Théâtre de secrets et mystères, la chambre de la poétesse est aussi évoquée au détour de rideaux virtuels que la danseuse ferme. « Suis-je une fiction ? », entend-on. Non sans ironie, Dickinson joue de l'autofiction,

se montrant dans sa fragilité et sa force créatrice. « La sélection épistolaire s'est réalisée sous forme d'un montage, dans le but que le destinataire évoqué puisse être l'ami (Samuel Bowles), l'amant (Otis P. Lord), le précepteur (Thomas W. Higginson), le père et un « Maître » non précisé. « Ainsi une phrase rapatriant l'enfance liée au père est-elle complétée par une autre explorant l'absence », précise la chorégraphe et danseuse.

L'ouverture, elle, distille la bande-son d'*Il était une fois dans l'Ouest*, à la fois tragédie de la vengeance solitaire, danse de mort et marche funèbre. À l'écoute, un train vapeur respire lentement, suggérant l'attente étirée des tueurs à la station ferroviaire. Assise immobile, Perrine Valli, visage de profil, offre bras et jambes croisés, sa vision couissant vers le hors-champ. Les mouvements fluides sont subtilement déconstruits, amenés vers une phrase dansée. Pour être mieux laissés en friche suspensive. Ils sont nombreux faisant écho à des épisodes du western spaghetti. Ainsi, la scène réalisée en un languide mimodrame par la danseuse et qui voit, au cinéma, un personnage puiser l'eau d'un puits avant le massacre touchant le père et ses enfants. S'affirment la statuaire d'attitudes proches des solitudes songeuses du peintre Balthus, la saisie graphiquement chorégraphiée des gestes et la stridence réverbérée de l'harmonica sur une partition d'Ennio Morricone. « Je suis une inconditionnelle de ce long-métrage découvert enfant, en termes notamment de construction cinématographique, où le sens du cadrage resserrant sur une attitude, un mouvement, confine au chef-d'œuvre. À mon sens, l'univers filmique du trio masculin renvoie aussi aux lettres de Dickinson. » Chaque tableau scénique peut être vu comme un exercice de sidération appliqué au corps en mouvement. L'écriture chorégraphique envahit subrepticement la page obscure, imposant son rythme autant austère qu'extatique dans ce buste entouré de bras fléchés, dépliés en diagonales, regard en lisière de transe. Le bourgeonnement du corps nu de la danseuse, au cœur d'une mer en tissu agitée, suscite un beau balancement. Celui d'un être à la fois happé par l'invincible tourbillon de sa disparition, et l'invention d'une renaissance, à travers ce lever de dos plissé, vallonné comme un bronze de Matisse. ■

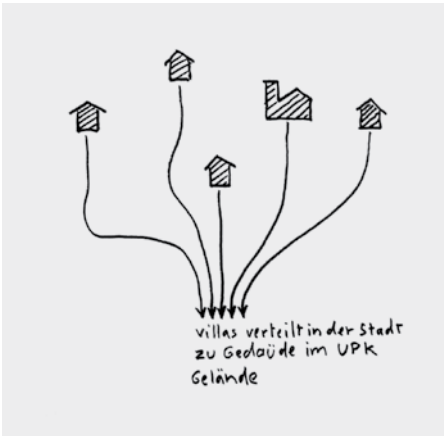
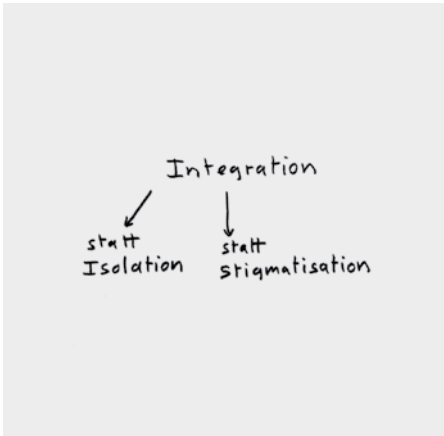
Bertrand Tappolet est journaliste et collabore au *Courrier*.



Perrine Valli, *Si dans cette chambre un ami attend...* © Dorothée Thébert



Projet Marseille 2013, quartiers créatifs. © Ruedi Baur



UPK, l'intégration à la place de l'isolation. © Ruedi Baur

L'urgence prend son temps

Le célèbre graphiste Ruedi Baur, à qui l'ont doit notamment la signalétique du Centre Pompidou, trouve le temps pour une conférence qui questionnera une approche différente du design en le reliant aux besoins de notre société actuelle. — Par André Vladimir Heiz

● GRAPHISME

MERCREDI 19.06.13 / 20 H

Ruedi Baur

Urgent besoin de design

■ Ruedi Baur s'implique

Appeler un chat un chat ? Un jeu d'enfant – évidence ! Appeler *le* design du design ? « Un coup de dé » moins visé ! Quelle en est sa « chose » ? Quel domaine lui correspond ? L'argenterie dont vous avez hérité, une plaque de sens unique vous font-elles prononcer le mot « design » ? Cette appellation contrôlée encadre-t-elle l'aéroport de Cologne ou les jardins de Vaux-le-Vicomte ? Voyons ! Quand le sens commun – en hibernant dans le noyau des mots – s'accapare le design, le graphisme, la communication visuelle, l'urbanisme ou l'architecture, voit-il juste, voit-il assez loin ? Ces questions et d'autres forment la *materia prima* des enquêtes de Ruedi Baur. Elles ne laissent pas une pierre debout. Réinvestir le signe sous toutes ses formes nécessite de quitter les sentiers battus et de désertier les territoires établis. Il faut dénoyauter le sens de l'orientation, afin de toucher à l'essence de la communication dans l'espace et le temps.

Ruedi Baur contextualise

Contrairement aux courants philosophiques et autres sciences dites humaines, les multiples approches de Ruedi Baur ne s'enferment point dans le cul-de-sac ontologique ; ses concepts sont phénotypiques. Sous la main et sous les yeux, ils se plient à la perception et à l'usage. Globalité ou localisation, universalité ou cas unique : intégrité résonne dans « intégral ». Aucune opposition ne vient s'immiscer entre la recherche et sa pratique. Elles se consacrent aux faits accomplis, mais tendent à faire autrement. Peler, épeler le mot « contexte » pour embrasser la complexité de la création et de sa transmission, tout l'enjeu est là. Sur le parcours de Ruedi Baur, le contexte est le mot phare qui, par extension, touche à l'identité, à la signalétique et à la scénographie, et au demeurant à toute mise en œuvre spatio-temporelle. Intentionnellement, le contexte s'attarde sur « les lois et ses conséquences visuelles ». Libérer la forme de ses carcasses désuètes pour la mettre à jour d'un contexte vivant et humain signifie tâter les horizons et perspectives – un crayon à la main.

Ruedi Baur idéalise

Au sein des écoles, des institutions et autres ateliers, Ruedi Baur ritualise les échanges et les expérimentations. Le substantif « recherche » cède aux verbes, à l'ensemble des interventions fondatrices comme « anticiper », « orienter » ou « inscrire ». Autour d'une table, en groupe ou en tête-à-tête, le monde s'anime de visages. *Faire* s'enrichit par le désir immédiat de faire face aux idéoclectes et aux présences. Le sens n'est pas donné ; il est fait. Différence ! Revenir à sa source implique de débrayer pour embrayer dans une autre direction. Entre le *tu* et le *je*, les médias et messages s'orientent. Identité et signalétique, sites et cités – le crédo créateur de Ruedi Baur est ancré dans le déclic qui prend forme. Dans tous les sens. Une flèche s'inscrit dans un paysage, le design fait pays, les symboles feront la paix. Mais pourquoi et comment ? Chercher et trouver ensemble ! Par des aventures expérimentales, des évasions théoriques, des invasions empiriques, des manœuvres inattendues qui s'inventent avec des chercheurs et étudiants, des assistants et des complices en vue d'utopies au diapason d'un *nous* !

Ruedi Baur réalise

Ruedi Baur a le sens de l'amitié. Ces traces en font preuve. Nombre de publications n'auraient jamais vu le jour sans l'apport des autres qui naviguent dans son sillage, à commencer par Lars Müller, son éditeur. Sans vouloir les nommer toutes et tous, des êtres qui lui sont proches, comme Stefanie-Vera Kockot qui mit du piment théorique et analytique dans ses derniers ouvrages. Prétendre à un contenu en dehors de sa forme, sa formation, son information et transformation, est une erreur fatale. Que serait alors l'amour sans déclaration à sa cheville ? Que serait une ville sans vie ? Le travail de Ruedi Baur est explicitement unique dans ce sens : aux aguets d'une recherche de formes appropriées au contexte, l'hypothèse d'un contenu pur s'écroule devant nos yeux. En tenant compte de l'impératif de la relation qui se niche dans tout usage de figures et formes, l'approche de Ruedi Baur est éminemment publique, donc politique : si dignité humaine il y a, elle reste une question de forme. Dans son urgence. Dans tous les contextes imaginables et réalisables. ■

André Vladimir Heiz est écrivain, professeur de sémiotique, théoricien du design, et aussi un compagnon de route de Ruedi Baur. Il vient de publier *Les bases de la création* (quatre volumes sous emboîtement), éditions Niggli.



Vera Michalski. © Illustration Frédéric Pajak

Vera Michalski, femme de lettres

Libella, l'épopée d'un groupe éditorial né en Suisse, il y a vingt-cinq ans. En 1987, Jan et Vera Michalski créaient Noir sur Blanc, petite maison polono-suisse. Aujourd'hui, leur projet a pris des dimensions européennes.

— Par Isabelle Rüf

■ Au début des années 1980, à l'Institut des hautes études internationales de Genève, Jan Michalski, un étudiant polonais, travaille sur la question de l'intégration de son pays au sein de l'Europe. Dans ce même institut, la jeune Vera Hoffmann prépare une thèse sur les compagnons de route du parti communiste. Vera et Jan se marient en 1983. Leur rencontre amoureuse est aussi une rencontre avec la littérature de leurs pays et deviendra une grande aventure éditoriale. Par sa mère, Daria Razumovsky, Vera a des origines russes et autrichiennes. Elle et sa sœur Maja ont grandi en Camargue, parmi les chevaux et les oiseaux, dans la réserve naturelle que leur père a créée. Héritier de Hoffmann-La Roche, Luc Hoffmann, un des fondateurs du WWF, est un zoologue qui mène des recherches sur la faune aviaire. En 1981, après l'accession au pouvoir du général Jaruzelski, Jan Michalski devient malgré lui un réfugié politique. Convaincus que les relations internationales passent essentiellement par la culture, les deux jeunes gens se lancent en 1986 et fondent les éditions Noir sur

Blanc, situées dans la maison familiale de Montricher ; leur but est de favoriser les échanges culturels entre l'Est et l'Ouest. Ils ignorent tout de l'édition, commettent des erreurs, leurs premiers livres sont trop chers. Ils apprendront sur le tas. Même si Vera dispose d'une grande fortune, le couple est persuadé que l'édition n'est pas un mécénat et doit être au moins rentable. La naïveté de la jeunesse n'a pas que des désavantages : elle leur permet d'aller voir Slawomir Mrozek. Le dramaturge est alors au faite de sa célébrité. Ils le convainquent de changer d'éditeur. Ils se rendent aussi à Berkeley, pour rencontrer le Prix Nobel de littérature, Czeslaw Milosz, qui accepte de leur donner une préface à l'œuvre du poète national Adam Mickiewicz. Le premier livre de Noir sur Blanc paraît en 1987. *Proust contre la déchéance* de Joseph Czapski vaut carte de visite : ce récit (réédité en 2011) est un des plus beaux témoignages sur le pouvoir de résistance de l'esprit humain dans les camps. Depuis, Noir sur Blanc publie essentiellement de la littérature et des témoignages venus des pays de l'Est.

La maison se développe dans les deux langues. Les livres en polonais passent clandestinement la frontière ; à Londres, Chicago, Paris, les librairies polonaises les accueillent. Les Michalski finissent par racheter l'enseigne parisienne, boulevard Saint-Germain, et lui

redonnent une nouvelle vie. Quand Solidarnosc accède au pouvoir, en 1991, Noir sur Blanc s’installe à Varsovie sous le nom d’Oficina Literacka. Aux lecteurs polonais avides de nouveautés occidentales, le catalogue offre des auteurs comme Paul Auster, Don DeLillo ou Jean Échenoz. Les écrivains du voyage y occupent aussi une bonne place : les Suisses Nicolas Bouvier et Ella Maillart, le Chilien Francisco Coloane...

Les Michalski fondent le groupe Libella qui regroupe aujourd’hui six maisons d’édition francophones. En 2000, c’est Buchet-Chastel, ancienne maison (née en 1936 de la reprise de Correa), un peu endormie mais disposant d’un fonds important :

Henry Miller, Lawrence Durrell, Malcolm Lowry, Blaise Cendrars. Aujourd’hui, avec des auteurs de langue française comme Daniel de Roulet, Marie-Hélène Lafon, Joël Egloff, et étrangers – Tarun Tejpal, Ilija Trojanow – Buchet-Chastel a retrouvé sa place dans le paysage littéraire français. Puis vient Phébus, maison spécialisée depuis 1976 dans les récits de voyage de tous les temps et de toutes les époques, dotée aussi d’un beau catalogue de littérature étrangère – Ignacio del Valle, William Trevor – et de classiques comme le délicieux E.T.A. Hoffmann.

En août 2002, la mort brutale et prématurée de Jan Michalski, à 49 ans, laisse Vera seule à la tête de leur projet. Elle, qui se tenait dans l’ombre de cet homme volubile et chaleureux, doit surmonter son chagrin pour élever leurs deux filles et assurer la pérennité du groupe et sa communication. Elle prend de l’assurance, surmonte les crises inhérentes au marché de l’édition, consolide la position de Libella. À Cracovie, elle devient actionnaire de Wydawnictwo Literackie, une maison au caractère littéraire affirmé. À son catalogue : les *Œuvres complètes* de Gombrowicz. Désormais, les vitrines des libraires polonais manifestent le rêve réalisé de Jan Michalski. Vera Hoffmann partage son temps entre ses maisons à Varsovie et à Cracovie, où elle est comme chez elle, le siège de Noir sur Blanc à Lausanne et celui de Libella à Paris.

Empire et mécénat

Outre Noir sur Blanc, Buchet-Chastel et Phébus, le groupe Libella comprend aujourd’hui Les Cahiers dessinés, dirigés par Frédéric Pajak, lui-même auteur de superbes récits dessinés (*Manifeste incertain*, Noir sur Blanc, 2012). Ces ouvrages sont consacrés au dessin sous toutes ses formes, dessins d’artistes, satiriques, politiques, drôles ou méditatifs. On y croise Chaval, Bosc, Leiter, Mix et Remix, Copi... mais aussi des peintres comme François Aubrun, Pierre Alechinsky, ou Gilles Aillaud. En 2010, Les Cahiers dessinés publient *Le Livre libre*, une somme sur l’histoire du livre d’artiste dans un lieu d’excellence, la Suisse romande au ^{xx}e siècle. Les éditions Maren Sell rejoignent également le groupe. Cette petite maison au catalogue très engagé publie aussi bien Peter Sloterdijk que Pascal Mercier. Autre membre de Libella, Libretto publie en collection de poche les succès de Phébus mais aussi des chefs-d’œuvre de la littérature de voyage ou des classiques éternels. À ces maisons proprement littéraires, s’ajoute Le Temps apprivoisé, qui publie des livres pratiques : arts du fil, décoration, gastronomie. En 2012, Vera Michalski-Hoffmann prend encore une part importante dans les Éditions Favre, basées à Lausanne. Spécialisée dans les biographies de personnalités, les livres illustrés, les essais destinés au grand public, la maison garde pour le moment son indépendance éditoriale tout en « élargissant la palette de Libella ».

« [...] deux étudiants qui croyaient aux pouvoirs de la littérature. »

La famille Hoffmann consacre une grande partie de son immense fortune à des activités de mécénat. Le père, Luc Hoffmann a œuvré à la protection de la nature au travers de la fondation MAVA. La sœur de Vera, Maja Hoffmann, a choisi les arts visuels et la photographie : grande collectionneuse d’art contemporain, elle soutient les Rencontres photographiques d’Arles et de nombreux musées dans le monde. Vera Michalski-Hoffmann a la diffusion de l’écrit. En hommage à son mari, elle a créé en 2004 la Fondation Jan Michalski pour l’écriture et la littérature. Son but est d’aider les écrivains à réaliser leurs œuvres et de soutenir l’écrit et

la littérature. On a vu son drapeau flotter dans le ciel du Festival de littérature de Jaipur, en Inde ; elle intervient discrètement au moyen de bourses et de soutiens à des projets ponctuels. Depuis 2010, elle décerne le prix Jan Michalski : ouvert à tous les genres littéraires, à toutes les langues, doté de 50 000 francs suisses, ce prix est attribué chaque année par un jury international, présidé par Vera Michalski-Hoffmann, et dont font partie des personnalités comme Georges Nivat, Tarun Tejpal, Yannick Haenel, Ilija Trojanow. En 2012, il a été décerné à un essai de Julia Lovell, *The Opium War*.

Maison de campagne et de lettres

Pour la première fois, le prix Jan Michalski était remis dans le cadre de la Maison de l’écriture, nichée à côté de la maison familiale, à Montricher, au pied du Jura, face au vaste panorama ouvert sur le lac Léman et les Alpes. Cette Maison, encore en chantier, est un grandiose hommage à l’éditeur. Elle est destinée à accueillir des écrivains en résidence, mais sa vaste bibliothèque, ses salles d’exposition, de conférences et de séminaires, son auditorium, seront ouverts au public. Vera Michalski-Hoffmann en a confié la réalisation à l’architecte Vincent Mangeat. Celui-ci a conçu un projet impressionnant, une « ville » à la campagne. Sous une canopée ouvrant sur le ciel, des cabanes suspendues offriront aux hôtes le calme, la beauté et le confort nécessaires à leur travail, pendant un séjour de trois mois. La haute bibliothèque les attend déjà, une cathédrale de livres en libre accès, sur cinq étages, étroite et élégante. Une équipe travaille déjà sur place et la Maison de l’écriture ouvrira ses portes le 28 juin 2013 (www.fondation-janmichalski.com).

Des maisons d’édition à Lausanne, Paris, Varsovie et Cracovie : voilà qui remplirait plusieurs agendas ! Même si Vera Michalski-Hoffmann s’efforce d’être présente sur tous les fronts, elle sait déléguer avec talent à des équipes efficaces. Très sollicitée, elle fait partie de plusieurs conseils de fondation, dont celui du Théâtre de Vidy ; elle préside l’Association des diffuseurs, éditeurs et libraires de Suisse romande et s’est engagée dans la lutte pour le prix unique du livre. On la trouve aussi dans le comité du Livre sur les quais. Cette manifestation inaugurée en 2012 réunit sur les quais de Morges, le temps d’un week-end de septembre, plusieurs centaines d’auteurs, de tous horizons, francophones, anglophones. Elle connaît depuis le début un succès croissant, lié au cadre et à un très riche programme de tables rondes et de lectures. Ainsi, Vera Michalski-Hoffmann s’efforce de réaliser par tous les moyens le projet conçu il y a vingt-cinq ans, dans un monde sur le seuil de grands bouleversements, par deux étudiants qui croyaient aux pouvoirs de la littérature. ■

Isabelle Rüf collabore comme critique littéraire à la rubrique culturelle du quotidien *Le Temps* et à l’émission *Zone critique* sur Espace 2, à la Radio Télévision Suisse.

- Vera Michalski-Hoffmann en quelques dates**
- 1954 :** Naissance à Bâle. Enfance à la Tour du Valat en Camargue. Études à HEI à Genève.
- 1983 :** Mariage avec Jan Michalski.
- 1986 :** Création des éditions Noir sur Blanc.
- 1991 :** Rachat de la Librairie polonaise à Paris. Création d’Oficina Literacka à Varsovie
- 2000 :** Rachat du groupe Buchet-Chastel. Création du groupe Libella.
- 2002 :** Décès de Jan Michalski.
- 2003 :** Phébus entre dans le groupe Libella. Rachat de Wydawnictwo Literackie à Cracovie.
- 2007 :** Création de la Fondation Jan Michalski.
- 2010 :** Attribution du premier prix Jan Michalski. *Le projet Lazarus* d’Aleksander Hemon.
- 2012 :** Actionnaire majoritaire des éditions Favre.
- 28 juin 2013 :** Inauguration de la Maison de l’écriture à Montricher.

Le portrait de Vera Michalski a été commandé à l’artiste suisse Frédéric Pajak auquel on doit *Manifeste incertain, Tome 1* paru en 2012 aux éditions Noir sur Blanc.



32.-/MOIS*
ABONNEMENT NUMÉRIQUE

* PRIX EN CHF, TTC

07:00 AM
12:30 PM
09:00 PM

L'époque est fascinante qui vous permet de disposer des outils les plus performants pour exceller dans votre métier. Depuis votre bureau, vous êtes en contact permanent avec vos pairs, vos partenaires, vos prestataires. A toute heure, de jour comme de nuit, Le Temps met à votre disposition, via vos instruments de travail, le fil de l'actualité du monde mais aussi les services et contenus à forte valeur ajoutée pour votre activité professionnelle.

Pour découvrir et souscrire très facilement et rapidement à l'offre du Temps de votre choix – sur vos supports préférés – avec l'assurance de bénéficier d'une information d'une qualité inégalée, rendez-vous sur www.letemps.ch/abos ou composez notre numéro d'appel gratuit 00 8000 155 91 92.

LE TEMPS
MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE



MUSÉE NATIONAL
SUISSE. Château de Prangins.

*Noblesse oblige!
La vie de château
au 18^e siècle*

www.chateaudeprangins.ch



PEINTURE.

ALEX KATZ & FÉLIX VALLOTTON

mcb-a

MUSÉE CANTONAL
DES BEAUX-ARTS

LAUSANNE

22.3.–9.6.2013 | www.mcba.ch

Alex Katz, *Homage to Monet 1*, 2009, huile sur toile, 183 x 366 cm, collection de l'artiste © 2013, ProLitteris, Zurich

THÉÂTRE DU JORAT

une scène à la campagne
Mézières / Suisse

Billetterie en ligne
www.theatredujorat.ch
T +41 21 903 07 55

En coréalisation avec le
Théâtre Vidy-Lausanne

Production
Sadler's Wells

Coproduction
MIGROS FESTIVAL DE DANSE STEPS

du 23 au 29 mai 2013

milonga

Sidi Larbi Cherkaoui
Création mondiale

L'univers du tango revisité,
entre tradition et modernité.

Partenaires



Sponsors de saison



PHOTO: DIEGO FRANSSENS

AMINATA

DE GILLES LAUBERT
MISE EN SCÈNE
JACOB BERGER

AVEC BAPTISTE GILLIÉRON
ELPHIE PAMBU
MARGARITA SANCHEZ
GILLES TSCHUDI

COPRODUCTION THÉÂTRE
VIDY-LAUSANNE / LE POCHÉ GENEVE

6 > 26 MAI 2013

THÉÂTRE LE POCHÉ

www.lepoché.ch

A*



18.5. – 11.8.2013

Rhythm in it

On rhythm in
contemporary art

7.9. – 17.11.2013

Dieter Meier

In Conversation

***Aargauer Kunsthaus**

Aargauerplatz CH-5001 Aarau
Di-So 10-17 Uhr Do 10-20 Uhr
www.aargauerkunsthaus.ch

Image: Stan Douglas, *Rings* 1947, 2010
Courtesy the artist and David Zwirner,
New York / London

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions



© Vincent Lieber

PHILIPPE BARDE
REVISITE PAUL BONIFAS
Emprunter pour inventer

L'artiste genevois Philippe Barde s'empare de l'héritage de Paul Bonifas, un maître de la céramique des années 1920-1940. Ce dernier travaille la terre comme un espace architectural. Avec Le Corbusier, il participe à la création de la revue *L'Esprit nouveau*. Philippe Barde a emprunté les moules originaux de Bonifas conservés à l'Ariana de Genève et revisite le vocabulaire de l'artiste Art Déco, non sans le mettre à mal. Un jeu détonant sur les émaux, boursoufflés et craquelés, projette cette réinterprétation dans le champ de l'étrange, et révèle les visées révolutionnaires des pièces originales du moderniste présentées conjointement. Denis Pernet
Paris, Musée des Arts décoratifs, jusqu'au 18 août 2013



No Future / No Past 2011. © Andrea Thal

PAULINE BOUDRY & RENATE LORENZ
Aftershow

Le duo germano-suisse présente une série d'installations récentes qui mêlent films 16 mm transférés sur vidéo et documents photographiques d'archives. Les deux artistes explorent l'émergence presque simultanée de la sexualité et de la photographie au XIX^e siècle, ainsi que les liens entre sous-cultures, résistance et contrôle. *Toxic* met en parallèle des images de « pédérastes » du XIX^e siècle conservées par la police française et un film qui explore le format de l'interview, ici d'un travesti, à la manière de l'identification judiciaire. Par la collaboration avec des performeuses charismatiques, les films *No Past* et *No Future* questionnent quant à eux l'héritage punk. DP
Bordeaux, CAPC, du 16 mai au 8 septembre 2013



Le Buisson maudit, 2013. © Catherine Brossais

LES FRÈRES CHAPUISAT
Le Buisson maudit

Comme à leur habitude, les Frères Chapuisat se sont emparés de l'espace d'exposition, ici une abbaye cistercienne du XIII^e siècle, avec une sculpture monumentale entre architecture et expérience physique. Sur les 600 m² des diverses salles, les fonctions anciennes sont rejouées. Au sol, une forêt de piliers en bois comme un échafaudage soutient une structure à plusieurs mètres de haut. Sur cette nouvelle structure, accessible par une entrée, on grimpe sur un plancher chaotique et les anciennes voûtes sont alors à portée de main. Une sorte d'amphithéâtre rejoue la salle du chapitre, des chambres se nichent au fond d'un parcours labyrinthique et l'ensemble suscite autant l'anxiété que l'esprit d'aventure. DP
Maubuisson, Abbaye de Maubuisson, jusqu'au 3 novembre 2013



Nur ein Fisch, 1992. © Johan Creten

FRAC AUVERGNE
La Révolte et l'Ennui

Le Frac Auvergne a choisi Marc Bauer pour imaginer une exposition autour de sa collection à l'occasion des 30 ans de la création des Fonds régionaux d'art contemporain. L'artiste suisse, installé à Berlin, connu pour ses dessins à la mine de plomb, a choisi des œuvres en explorant la notion d'emprunt et de citation, et cela à partir d'un vers de René Char écrit au dos d'une toile de Denis Laget. L'ensemble, qui comprend des pièces importantes de Julien Audebert ou Cyprien Gaillard, est complété par des dessins de Marc Bauer qui reprennent des toiles célèbres de l'histoire de l'art, de Caspar David Friedrich à James Ensor, et prolonge la réflexion dans une mélancolie troublante propre au travail de l'artiste. DP
Clermont-Ferrand, FRAC Auvergne, du 1^{er} juin au 15 septembre 2013



Hugo Schüwer-Boss, Méditation, 2009. Collection Frac FC

FRAC FRANCHE-COMTÉ
Tacet

Pour les 30 ans des Frac, celui de Franche-Comté a invité le peintre Francis Baudevin à explorer sa collection. Se défendant de se substituer à un commissaire, l'artiste a opéré une sélection d'œuvres d'artistes avec lesquels il est familier. Le carton d'invitation ne liste pas le nom des auteurs mais le titre des pièces comme pour questionner les habitudes institutionnelles. *Tacet* fait référence à un terme musical qui indique le silence d'un instrument dans une partition, comme dans *4'33"* de John Cage. L'accrochage repense visuellement la notion de tacet. Le Frac poursuit par ailleurs sa collaboration avec Francis Baudevin par une exposition personnelle au Frac en septembre. DP
Dole, Musée des Beaux-Arts de Dole, du 22 juin au 8 septembre 2013



Souches, 2013. © Lutz & Guggisberg

LUTZ & GUGGISBERG
La forêt

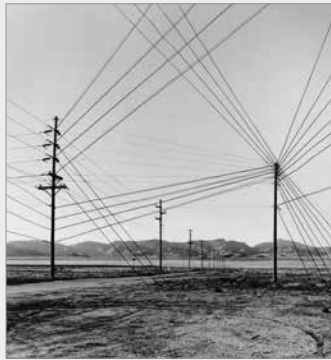
Le duo Andres Lutz & Anders Guggisberg avait exposé au CCS en 2009, et Sophie Kaplan débute avec eux sa programmation à La Criée. *La forêt* permet de découvrir plusieurs nouvelles œuvres, dont *Souches*, d'intenses photolithographies noires sur papier noir. La salle centrale est habitée par une immense peinture murale atmosphérique et par *La grande boucle*, une sculpture suspendue composée de dizaines de « tiges » de divers bois assemblées bout à bout. Et l'œuvre vidéo *Galaxy Evolution Melody* propose une fascinante suite de « tableaux mouvants », qui transforme avec poésie et humour les mécanismes de la peinture et de la sculpture. La suite, ce sera au Mudam, Luxembourg, du 06.07.2013 au 19.01.2014. CCS
Rennes, La Criée, du 5 avril au 19 mai 2013



© Adrien Missika, Le Formica Leo, 2013

ADRIEN MISSIKA

Plutôt connu pour son travail photographique et filmique, l'artiste franco-suisse Adrien Missika explore de plus en plus l'installation et la sculpture. Les deux expositions françaises sont l'occasion de découvrir un nouvel ensemble issu de ses recherches autour de l'architecture et de la nature. Pour la Galerie Édouard-Manet, l'artiste poursuit sa recherche autour du volcan et rapporte de l'île de la Réunion un film sur le piton de la Fournaise et des scories qu'il moule en métal. Chez Bugada et Cargnel, l'artiste monte des jardins suspendus sur des tours en bambou inspirées de ses recherches sur l'architecture et paysagiste brésilien Roberto Burle Marx. DP
Gennevilliers, Galerie Édouard-Manet, du 16 mai au 6 juillet 2013
et à Paris, Galerie Bugada et Cargnel, du 7 juin à début septembre 2013



© Taiyo Onorato & Nico Krebs

TAIYO ONORATO & NICO KREBS

Ils avaient réalisé l'insert pour le Phare n° 10 et produisent des livres magnifiques, sélectionnés par Martin Parr dans son projet *30 Best Photobooks of the Decade*. L'exposition au Bal, leur première en France, présente les séries photographiques *The Great Unreal* et *Constructions*, ainsi que leur film *Blockbuster*, qui renvoie avec humour au début de l'histoire du cinéma où le son était joué en direct. Fascinés par les paysages américains, ils associent des scènes du quotidien avec des images mythologiques de l'Amérique, en utilisant des trucages illusionnistes, en combinant réalité et modélisme. Par des sculptures éphémères qui déjouent les perspectives, ils poursuivent leur quête du miraculeux et de l'irréel. CCS
Paris, Le Bal, du 29 mai au 25 août 2013

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes



© Augustin Rebetez

ENCORE
Eugénie Rebetez

Encore est le deuxième spectacle de la danseuse et chorégraphe Eugénie Rebetez, alias Gina, artiste suisse qui renouvelle le one-woman-show en le sublimant avec le génie de la sensualité offerte, la puissance du mouvement, oscillant toujours entre le rire du clown et la réalité de la diva naufragée. *Encore* – qui s'entend aussi bien comme répétition que nouveauté, surenchère et rappel – s'inscrit totalement dans la continuité de *Gina*, premier spectacle présenté au CCS en 2010. On y retrouve un corps paradoxal enveloppé d'une robe noire moulante qui se prend les pieds dans le tapis rouge des espérances, une voix merveilleuse qui chante l'amour et la perte. À voir aussi au CCS cet automne. CCS Lyon, Maison de la Danse, du 24 au 26 mai 2013



DR

LAISSEZ-MOI DANSER
Tamara Bacci, Marthe Krummenacher et Perrine Valli

Si le titre de cette pièce sonne comme une revendication, c'est que celle-ci aborde de vraies interrogations quant à cette notion de danseur-interprète. Tamara Bacci et Marthe Krummenacher prennent à contre-pied le système établi de la création chorégraphique qui voit le chorégraphe transmettre ses idées aux interprètes choisis. Les deux danseuses sont ici les créatrices de la pièce et elles proposent à la chorégraphe Perrine Valli de mettre en scène leurs idées. Ces individualités talentueuses offrent une réflexion sur la place, la responsabilité et l'œuvre de chaque interprète. CCS Paris, La Chaufferie, Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis le 25 et 26 mai 2013



© Patrick Didi

THE NIKEL PROJECT –
SONGS & POEMS
Mamaza & Ensemble Nickel

La compagnie de danse Mamaza et l'Ensemble Nickel, groupe de musique contemporaine, ont décidé de trouver ensemble une troisième entité : quelque chose qui ne soit pas tout à fait de la danse ni complètement de la musique. Le but : chorégraphier des sons et composer des actions. Les quelques accessoires présents sur scène, une housse de guitare, un tabouret, un cube blanc, sont comme des intermédiaires, parfois musicaux, entre les danseurs. Le résultat ressemble à une conversation entre amis dans laquelle les expériences seraient aussi excitantes que les résultats. CCS Pantin, Centre national de la danse, Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis du lundi 27 au mercredi 29 mai 2013



DR

RESTONS ENSEMBLE VRAIMENT
ENSEMBLE (R.E.V.E)
Mise en scène Vincent Brayer

Une famille paisible, en apparence, où tout un chacun a une place canonique. Une famille classique donc, et pourtant porteuse d'un trouble, d'un vertige. Petit à petit, les protagonistes glissent vers un monde altéré, où leurs fantaisies ont libre cours le temps d'un repas de famille. Chacun exprime ce qu'il est et rêverait d'être. Sous la direction de Vincent Brayer, le spectacle, issu d'une écriture de plateau, mêle magnifiquement des fragments de Kafka, des réflexions de Cioran et des textes dramatiques de Shakespeare. On croirait entendre Gombrowicz : « Cessez d'être des petits enfants sages ; soyez fantaisistes et irresponsables, ne craignez ni la bêtise, ni la bouffonnerie. » CCS Paris, Le Théâtre de la Tempête, du 1^{er} au 16 juin 2013



© Jean-Baptiste Millot

Rusconi

Rusconi a l'art des tensions. Le trio alémanique emmené par le pianiste Stefan Rusconi est passé maître dans le dynamitage électrique de son jazz délié. Après un hommage à Sonic Youth en 2010, leur cinquième album *Revolution*, paru fin 2012, poursuit les explorations d'un entre-deux-mondes où alternent rythmes extatiques, hypnotiques et telluriques. Équilibriste, oscillant entre nappes hospitalières et rugueuses/saturées, le jazz de Stefan Rusconi, Fabian Gislser (contrebasse) et Claudio Strüby (batterie) affiche en réalité une mélancolie rageuse, toujours à la limite de la rupture. Sur scène, leur complicité de longue date, internationalement reconnue, fait autant de merveilles que d'étincelles. Olivier Horner Parthenay, Le Jazz bat la campagne et Oloron, Des rives et des notes les 6 et 7 juillet 2013



© Melissa Hosteiler

Bonaparte

L'extravagante et décadente caravane du « cirque'n'roll » Bonaparte fait à nouveau escale en France durant son tour du monde. Dans le sillage de son nouvel album *Sorry, We're Open*, la troupe du Bernois Tobias Jundt réactive ses performances sous acide, où rock et électro-punk ne célèbrent qu'une enfilade de mariages de déraison. Dans l'Hexagone, « C'est à moi qu'tu parles » devrait davantage faire mouche grâce à son habile recyclage du consacré « Casse-toi, pauv'con » de Sarkozy parmi une litanie d'insultes fleuries. Tandis que défilent sur scène une Mme Loyal sexy, des fauves intrigants, des boxeurs, des danseuses burlesques, des amazones futuristes ou des courtisanes emperruquées. Un vrai feu d'artifices. OH Évreux, Festival Le Rock dans tous ses états, les 28 et 29 juin 2013



© Delphine Schrydreg

La Gale

Elle a la noirceur et la radicalité de La Rumeur, des rythmiques électro tranchantes et des citations cinématographiques empruntées à Audiard. Active depuis quelques années dans la sphère du hip-hop, la rappeuse et actrice libano-suisse La Gale a enfoncé le clou en 2012 avec un premier album sans compromission. Réalisé avec Christian Pahud (Honey For Petzi), ce brûlot rap, où surgit notamment, extraite du *Singe en hiver*, une fameuse réplique sur la connerie entre Belmondo et Gabin, charrie de saines colères. « La main sur le cœur, l'autre sur le détonateur », aime à résumer La Gale pour qualifier ses humeurs. Le même état d'esprit préside les concerts détonants de la récente « découverte » helvétique du Printemps de Bourges. OH Toulouse, Connexion Live, le 30 mai 2013



© Golia Crota

6IX
Urs Leimgruber
et Jacques Demierre

La formation musicale 6ix, placée sous la direction artistique du saxophoniste Urs Leimgruber, qui depuis des décennies offre de nouvelles techniques de jeu, et du pianiste aux directions musicales multiples Jacques Demierre, se compose de six musiciens comptant parmi les principaux protagonistes de la scène d'improvisation libre européenne. Le sextet crée sa musique autour des cordes, des voix, des sons analogiques et du souffle. Articulée dans l'espace, soucieuse d'inédites résonnances, leur démarche abolit les frontières entre les instruments, les techniques et les disciplines. Cet art du dépassement transforme l'auditeur dans son écoute et ses aptitudes à l'ouverture. CCS Brest, Penn Ar Jazz, le 18 mai 2013

L'actualité éditoriale suisse / DVD / Disques



COFFRET
FREDDY BUACHE

En 1945, la Cinémathèque française organise une exposition à Lausanne et Freddy Buache y fait la connaissance d'Henri Langlois. Ce dernier encourage l'étudiant en lettres attiré jusque-là surtout par le théâtre et la poésie surréaliste à créer un ciné-club. On le sait, Freddy Buache fit plus encore et se battit pour créer la Cinémathèque suisse dont il resta le directeur pendant de longues années, soucieux d'en faire un lieu vivant destiné à montrer les films et pas seulement à les conserver. Il poursuivit par ailleurs ses activités de critique et d'écrivain sur ses cinéastes de prédilection. Un coffret DVD célèbre l'engagement (à tous les niveaux) et la forte personnalité de Freddy Buache. En plus d'un livret comportant quelques hommages écrits et d'émouvantes

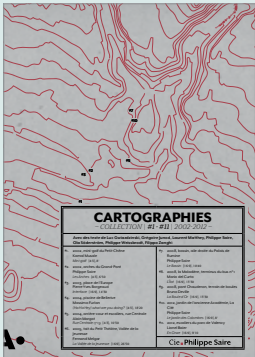
photographies prises avec des amis cinéastes, actrices et acteurs de passage à Lausanne, on y trouve un documentaire en deux parties de Michel Van Zele, *Freddy Buache, passeur du 7^e art*, qui dessine le portrait et le parcours de Buache. Fabrice Aragno, lui, s'est plongé dans les archives de la Radio Télévision Suisse et de la Cinémathèque pour offrir un montage de séquences qui montrent Buache en « agitateur » de la scène culturelle romande et suisse. Enfin, un film de 1969, réalisé par Marie-Claude Brumagne, femme de plume et compagne de Freddy Buache, offre un regard plus intime sur l'homme. Un coffret qui permet de (re)découvrir une figure charismatique, mais aussi toute une époque de la vie culturelle suisse. **Serge Lachat**



VOL SPECIAL
de Fernand Melgar

Après *La Forteresse* qui décrivait les conditions d'accueil des demandeurs d'asile en Suisse, Melgar s'intéresse dans *Vol spécial* à la fin du séjour en Suisse et aux conditions du renvoi dans leurs pays des requérants déboutés. Présenté au Festival de Locarno en 2011, le film y fut à la fois récompensé et objet de polémiques. Ce qui s'explique par la démarche de Melgar : il s'est immergé dans un centre de détention modèle pour y observer à la fois gardiens et sans-papiers emprisonnés dans l'attente de la décision de leur expulsion. Pénétrant avec les gardiens (dont il enregistre le point de vue, la bonne volonté et les difficultés, mais cela suffit-il pour le qualifier de « fasciste » ?) dans les espaces réservés aux prisonniers, Melgar se met de plus en plus à l'écoute de ces derniers. Comme

dans son film précédent, le cinéaste refuse de porter un jugement sur les gens qu'il filme. Tout son art consiste à faire confiance à sa caméra qui permet de mesurer ce que sont l'enfermement et l'attente, de faire sentir par un cadrage serré le drame, les douleurs, les angoisses de ces hommes enfermés. On lui a reproché de ne pas prendre position explicitement, de ne pas faire de proclamation engagée. Mais tout son engagement consiste à choisir la bonne distance, le bon cadrage, la bonne durée du plan et en fin de compte à faire naître une empathie avec ses « personnages » qui ne laisse aucun doute sur son point de vue sur le système mis en place. Mais ce point de vue n'est pas asséné : Melgar fait confiance à la sensibilité à l'intelligence du spectateur. **SL**



CARTOGRAPHIES
Compagnie Philippe Saire

Entre 2002 et 2011, la Compagnie Philippe Saire a investi plusieurs lieux de la ville de Lausanne et imaginé des chorégraphies en lien avec les charmes de l'endroit. Piscines, places publiques, jardins dérobés, chaque espace a soufflé sa nécessité au danseur et à ses interprètes. Filmées à chaque édition, ces onze créations *in situ* sont désormais réunies dans un DVD. Aux commandes ? Neuf réalisateurs romands dont des pointures reconnues à l'échelle internationale, comme Fernand Melgar, auteur de *La Forteresse* et de *Vol spécial* qui se penchent sur la question des clandestins en Suisse. Ou encore Lionel Baier, cinéaste des corps et des cœurs (*Garçon stupide, Un autre homme*). À noter que Philippe Saire est aussi passé derrière la caméra pour trois des onze *Cartographies*. **Marie-Pierre Genecand**



ALLEINE DENKEN IST KRIMINELL
Reines Prochaines
Claudia Wilke

Difficile de cerner les contours de ce groupe tant le quatuor de femmes qui le compose prend un malin plaisir à les démultiplier. Ce DVD nous permettra peut-être d'y voir plus clair. La réalisatrice Claudia Wilke pénètre leur univers aussi incroyable qu'unique. Entre interviews des membres, répétitions, concerts et réalisations de courts-métrages, on comprend qu'il n'y a pas de leader, que chacune d'entre elles a un rôle défini à jouer, qu'elles créent tout ensemble et que leurs idées égalent leur folie, pourvu que le résultat soit un joyeux et parfait bazar maîtrisé. Ce DVD donne encore plus envie de revoir les Reines Prochaines en concert dans leur tour 2013. En allemand, sous-titré en anglais. **CCS**



OKO TOWN
77 Bombay Street
Gadget Records

Depuis quelques années, 77 Bombay Street vient titiller les stars anglophones du folk rock. Preuve en est leur calendrier européen de concerts en 2013. Il faut reconnaître que les quatre frères Matt, Joe, Esra et Simri-Ramon Buchli distillent une musique entraînante, fédératrice, accrocheuse et influencée par les Beach Boys et les Beatles. Expatriés en Australie dans leur jeunesse – le nom de leur groupe est tiré de leur adresse australienne –, ils reviennent en Suisse en 2007 et forment 77 Bombay Street. Après *Dead Bird* (2009) et *Up in the Sky* (2010), *Oko Town* est leur album le plus abouti. Emmenées par le très bon single « Angel », les quatorze chansons alternent ballades bien calibrées – « Planet Earth », « Indian » – et morceaux plus rythmés comme « Seeker ». **CCS**



THE GREAT BIG HEAVY
Evelinn Trouble
Bakara Music

L'heure de l'émancipation a sonné pour Evelinn Trouble. Jusqu'ici en quête d'identité sonore et évoluant à l'ombre des jeunes filles en fleurs que sont ses consœurs Heidi Happy, Anna Aaron et Sophie Hunger, dont elle a été la choriste un temps, la Zurichoise de 23 ans trouve sa voix sur un troisième album aussi dense que percutant et captivant. Entre électro-punk et ballades pop-soul, *The Great Big Heavy* érige Trouble en prêtresse des dissonances et nonchalance. Une bipolarité sonore qui sied parfaitement à son tempérament vocal soufflant autant de sensuelles mélancolies (« Flowing » ou « China Made Love ») que d'abrasives fureurs (« Never come around » ou « Apocalypse Blues »). **Olivier Horner**

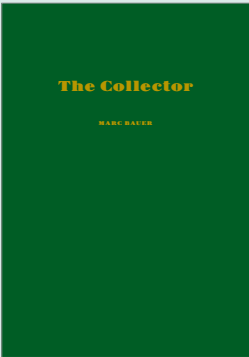


L'actualité éditoriale suisse / Arts



microMEGA
Paper ! Tiger ! Press !

microMEGA est la preuve qu'il est encore possible, de nos jours, d'autoproduire des livres. C'est ce qu'ont fait les trois membres du studio franco-genevois Paper! Tiger! Le résultat est malin et très bien fini. Ce petit livre a deux faces : une verte pour micro, des hommes construisant des maquettes et des modèles réduits ; et une bleue pour MEGA, des hommes construisant des architectures, objets et engins démesurés. En reprenant une sélection d'images tirées de numéros d'une revue de bricolage et de vulgarisation scientifique, le livre apporte une réflexion sur les rapports entre l'homme et la science, la nature, la technologie, le progrès et la modernité. Édition limitée à 100 exemplaires. CCS



THE COLLECTOR
Marc Bauer
Éditions CCS

Vous avez manqué l'exposition de Marc Bauer au CCS ? Pas de problème, vous pouvez toujours découvrir son travail dans ce magnifique livre d'artiste mis en page par la graphiste Marie Lusa. Dans un format qui rappelle autant les carnets d'artistes que le manuel de vocabulaire allemand *Wir Sprechen Deutsch* des années 1970, les dessins de Marc Bauer abordent le thème de la France sous l'Occupation et plus spécialement de la spoliation des biens juifs. Il s'en dégage une atmosphère étrange à laquelle l'utilisation du crayon noir ne fait qu'ajouter une sensation inquiétante. Mais les dessins, parfois rehaussés de couleurs, restent d'une beauté intacte et s'entremêlent parfaitement avec les textes, qui parsèment les pages. CCS



LES BASES DE LA CRÉATION
André Vladimir Heiz
Niggli Verlag

D'un pied à une chaise, d'un signe à la signalétique, de l'imagination à la réalisation, le problème du passage est posé. Pour y répondre, ces quatre livres – *Ça-voir-faire*, *Systèmes et structures*, *Signes et situations*, *Identités et différences* –, fruit de sept années de recherches passionnantes et passionnées en quête des observations et des questions pertinentes pour une application personnelle des bases de la création. Réalisés avec soin, ces livres donnent aux lecteurs un aperçu précis et complet des différentes étapes de la production artistique et des conséquences des décisions prises au cours d'un projet. Un ouvrage essentiel pour architectes, designers, artistes, photographes, chercheurs, graphistes... CCS



LE GOTHIQUE URBAIN : UNE CRISE D'IDENTITÉ
Philippe Buschlinger
Cadrat Éditions

Non, ce n'est pas un livre de psychologie sur un phénomène d'adolescents pré-pubères se promenant habillés façon Matrix. C'est bien un livre de typographie sur l'utilisation de cette police Gothique trop souvent associée à la propagande nazie. Pourtant, malgré cette association typo-historique, le Gothique continue d'être présent dans l'espace urbain. C'est ce que tend à prouver cet ouvrage, en montrant comment la police de caractères, utilisée par Gutenberg en 1445 pour composer le premier livre typographié d'envergure, a su évoluer et comment elle est utilisée en fonction des supports – graffitis, publicités, enseignes de restaurant – et des régions linguistiques. Un volume incontournable pour les passionnés de typo. CCS



LA CATASTROPHE
Albertine
Éditions Art3

L'artiste et illustratrice suisse Albertine aime les livres. Elle est l'auteur de livres pour enfants, d'une bande dessinée, de publications érotiques, mais aussi médicales. *La Catastrophe* est son premier livre d'artiste produit à l'occasion de l'exposition *Au cœur de la forêt*, présentée au Centre d'art contemporain de Valence, Art3, au début de cette année. Les dessins de cet ouvrage montrent les gens fuyant des agglomérations sous la pression d'un danger apparemment imminent mais qui n'est jamais visible, toujours suggéré. Le résultat permet de mettre en évidence à la fois le côté impersonnel de certaines zones périphériques de nos villes, ainsi que la détresse et la solitude que ces mêmes zones peuvent générer. CCS



PLOTS
Michael Günzburger
Édition Patrick Frey

Pour l'artiste Michael Günzburger, tout découle du dessin. Dans ce grand format, il a recueilli de nombreuses et variées sources d'inspiration – photos de couchers de soleil, d'éprouvettes, peintures abstraites ou murales, croquis au feutre, dessins à l'aquarelle, illustrations, etc. Avec les instructions simples de l'écrivain musicien Raphael Urweider, le lecteur est invité à faire ses propres œuvres, installations ou sculptures. Souvent présenté avec un humour pince-sans-rire, ce guide de la créativité pas à pas et de divers modes d'auto-expression est à la fois léger et grave, mais le lecteur y prend beaucoup de plaisir. CCS



DE AEDIBUS
Charles Pictet
Quart Verlag

La publication *De aedibus* est une référence dans le monde de l'architecture. Ses couvertures marron, mais surtout son contenu superbement mis en page, permettent aux férus d'architecture d'apprécier pleinement le travail d'un architecte. Pour ce numéro 47, c'est Charles Pictet qui est à l'honneur. À travers les dix projets présentés, on découvre des réalisations aux lignes épurées et angulaires – les angles arrondis n'ont pas de place dans les réalisations de Charles Pictet –, et un mariage parfaitement maîtrisé entre la lumière et les matériaux utilisés comme le bois, le béton ou encore la brique. Cette finesse minimaliste des volumes a permis à l'architecte genevois de cumuler les distinctions prestigieuses au fil des ans. CCS



REAL STORIES
Hannes Schmid
JRP|Ringier

Souvenez-vous de cette campagne publicitaire pour une marque de cigarettes, mettant en scène des cowboys et sublimant la virilité. L'auteur de ces images n'est autre qu'Hannes Schmid, photographe suisse parmi les plus talentueux de son temps. Le livre *Real Stories*, comme l'exposition du même nom au Kunstmuseum de Berne, rassemble les différents projets du photographe : des mises en scène de pilotes de formule 1 aux reportages sur des ethnies en Papouasie-Nouvelle-Guinée, des fameux portraits de rockstars à ceux de handicapés anonymes, en passant par ses séries sur les acteurs d'un opéra de rue à Singapour ou sur des pèlerins en Inde. À noter que l'artiste réalise désormais ses scènes de cowboys en peinture. CCS

L'actualité éditoriale suisse / Arts



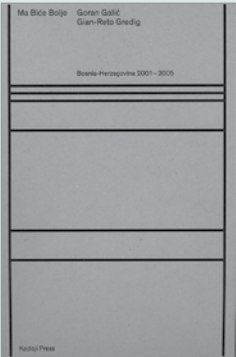
LA VILLE OUEST – AFRICAINE
Jérôme Chenal
MétisPresses

Croissance rapide, villes ingérables, crise urbaine, macrocéphalies : les villes d’Afrique de l’Ouest ne seraient plus planifiables, du moins pas avec les instruments classiques de l’urbanisme. Cet ouvrage est consacré à ces villes, grandes oubliées de la mondialisation urbanistique, tenues loin des projecteurs braqués sur Dubaï, Shanghai et autres consœurs uniformisées. En s’intéressant à l’histoire de la ville, aux plans, et à leurs tendances, en interrogeant la rue par l’œil photographique, ce livre dégage de ce chaos africain les lignes d’un urbanisme original. Il nous rend également attentif au passé et à ses vestiges comme aux réalités locales présentes. Une occasion de repenser la planification urbaine. CCS



CHEZ SOI / ZUHAUSE
Sarah Hildebrand
art&fiction

Le « chez-soi » est devenu un concept qui fait vendre. Essor sans précédent des magasins de décoration, accumulation des émissions de télé-réalité filmant des personnes chez elles, dans l’intimité de leur quotidien... La dimension publique pénètre dans la sphère privée. Avec ce livre, l’artiste Sarah Hildebrand choisit de renouer avec un traitement intimiste du chez-soi, comme la notion « maison de l’être » de Gaston Bachelard. Au pavillon de banlieue répondant au rêve que l’on nous vend, elle préfère explorer la notion de l’habitat à partir du corps, des mots, des couleurs et des odeurs. Entre dessins et écrits, elle se forge une intimité personnelle, faite de récits, de voyages, de souvenirs et d’excursions dans des maisons étrangères. CCS



MA BICE BOLJE / IT'LL GET BETTER
Goran Galic et Gian Reto Gredig
Kodoji Press

Pour leur nouvelle et quatrième publication, le duo d’artistes composé du photographe Goran Galic et de l’anthropologue Gian Reto Gredig explore les antagonismes et les allégeances changeantes qui affectent l’identité nationale. Pour ce faire, ils se sont rendus dans le pays dont est originaire Goran Galic, la Bosnie, pays ébranlé par la guerre (1992-1995) et qui peine encore à s’en relever. Les images sont aussi belles que troublantes. Portraits, paysages meurtris, maisons portant encore les stigmates de la guerre ou scènes de la vie quotidienne, avec en fond le titre du livre comme un espoir incertain. L’ouvrage est accompagné d’une carte de Bosnie où les auteurs répertorient les lieux afin de pouvoir suivre leur trace au fil des images. CCS



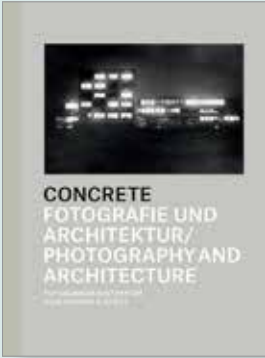
BUILDINGS
Buchner Bründler
gta Verlag

Voici une belle monographie du bureau d’architectes de Bâle, adepte d’une architecture épurée, aux lignes droites ou arrondies, comme dans les membranes ajourées d’une villa, d’un centre communautaire ou d’un immeuble résidentiel. Leur réalisation la plus médiatisée reste le Swiss Pavilion de la World Expo 2010 à Shanghai, grappe de bâtiments circulaires pénétrée par un télescopage. Et leur projet le plus accessible est l’auberge de jeunesse de Bâle, qui, entre les arbres et le Rhin, offrent des espaces clairs et conviviaux aux touristes, tout en affirmant la rigueur d’une esthétique minimale. Buchner Bründler excellent dans l’usage du béton, qu’ils utilisent parfois jusque dans des éléments de mobilier. CCS



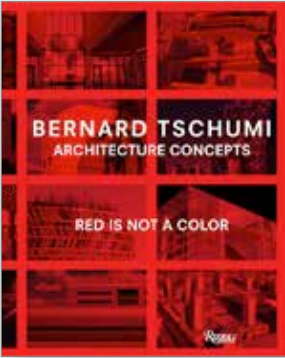
ÇA PREND
Fabienne Radi
Éditions Mamco

L’artiste Fabienne Radi nous offre un ovni littéraire. *Ça prend* est une magnifique pause jouissive dans les lectures moribondes quotidiennes que nous pouvons avoir. Le livre réunit des textes écrits durant les dix dernières années (chroniques, articles, contributions à des revues, articles de magazines...) qui parlent de choses et d’autres ayant trait à l’art mais pas seulement. Au fil des chapitres, le lecteur trouve des réponses à des questions loin d’être existentielles, mais que l’on peut légitimement se poser : pourquoi un cowboy donne-t-il toujours l’impression d’être à cheval même quand il ne l’est pas ? *Ça prend* est un livre sérieux qui se lit avec une certaine légèreté. CCS



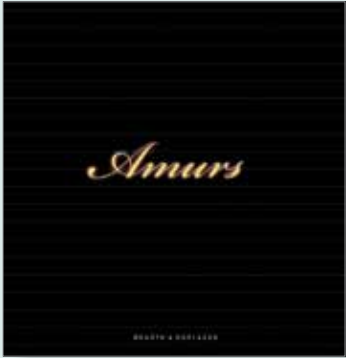
CONCRETE – PHOTOGRAPHY AND ARCHITECTURE
Daniela Janser, Thomas Seelig et Urs Stahel
Scheidegger & Spiess

Les domaines de la photographie et de l’architecture sont depuis longtemps étroitement liés et ce livre en fait une démonstration originale et remarquable. Le premier chapitre de *Concrete – Photography and Architecture* rassemble archives, utopies et projets d’artistes, et sonne comme un manifeste : de Talbot à Koolhaas. Les autres sections permettent ensuite d’échafauder une pensée entre Sigfried Giedion, les Becher, les thermes de Vals de Peter Zumthor et jusqu’à Walter Niedermayr. Ouvrage érudit par ses textes autant que mine d’or iconographique, cette somme de 440 pages et 200 illustrations tente de répondre à la question : comment une image peut-elle rendre l’architecture vivante ? CCS



ARCHITECTURE CONCEPTS
– RED IS NOT A COLOR
Bernard Tschumi
Rizzoli

Un pavé. Difficile de définir autrement ce livre. Mais était-il possible de faire autrement concernant un livre sur Bernard Tschumi, l’un des architectes suisses les plus réputés ? Les 776 pages de cet ouvrage regroupent tout ce qui touche au travail de l’architecte qui a pensé le parc de la Villette en 1982 : photographies, sources d’inspiration, recherches, bâtiments réalisés (Musée de l’Acropole à Athènes, le Fresnoy-Studio national des arts contemporains à Tourcoing...) ou ceux encore en projet. Le livre est conçu de manière à ce que chacun, du novice au spécialiste, puisse le feuilleter et le lire par plusieurs bouts, sans être perdu et sans être obligé de suivre la chronologie. CCS

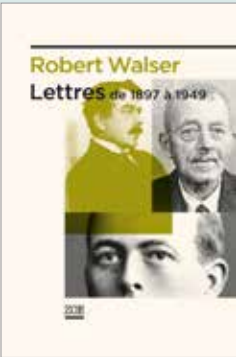


AMURS
Bearth & Deplazes
gta Verlag

Fondé en 1988, le bureau Bearth & Deplazes est notamment réputé grâce au projet de la fameuse nouvelle cabane du Mont Rose, bijou technologique érigé en 2010 à 2883 m d’altitude face au Cervin, et fruit d’une collaboration inédite entre Andrea Deplazes et des étudiants de l’École polytechnique fédérale de Zurich où il enseigne. *Amurs*, paru à l’occasion de leur exposition à l’ETH Zurich, présente une sélection de 18 réalisations du duo d’architectes. Ainsi, on redécouvre le siège social de la compagnie d’assurance ÖKK dans les Grisons ou l’impressionnant toit de la salle d’audience du tribunal pénal fédéral à Bellinzzone, mis en valeur dans une mise en pages d’images grand format. En anglais et en allemand. CCS



L'actualité éditoriale suisse / Littérature



LETTRES DE 1897 À 1949
Robert Walser
Zoé, 464 p.

La publication des lettres de Robert Walser vient contredire le cliché du promeneur solitaire, à l'écart du monde, coupé de la réalité. Il écrivait beaucoup, à toutes sortes de correspondants, dans des registres très différents : les 266 lettres, choisies et annotées par Peter Utz et Marion Graf (qui les a traduites), révèlent une parfaite connaissance des codes en vigueur. Une bonne partie a trait à sa vie professionnelle : c'est un document passionnant sur le statut de l'écrivain, Walser gagne sa vie en publiant de petites proses dans le « feuilleton » des journaux allemands. Il doit se faire « le commis de sa propre entreprise littéraire », placer ses écrits, réclamer ses honoraires. Il n'est pas toujours adroit dans sa sincérité

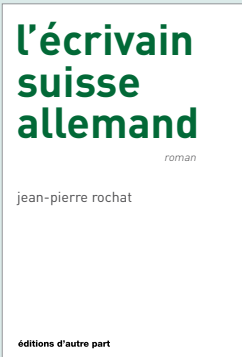
abrupte. « C'est parfois quelque chose de détestable, ce besoin de devoir produire. Il y a toujours un "devoir", jamais un "vouloir", se plaint-il. Il se montre très conscient de la valeur de son travail. Un grand nombre de lettres s'adressent à des amies femmes – surtout à la fidèle Frieda Mermet, qui ne cessa de lui envoyer des provisions et des vêtements. Avec elle, comme avec d'autres dames, le ton est souvent badin : « Adieu, recevez les cordiales salutations de votre très vieux, de votre très inutile, ou même de votre inutilisable misogynne, cannibale et célibataire Untel, vous savez bien comment il s'appelle. » Les amoureux toujours plus nombreux de l'écrivain retrouveront l'humour singulier de Robert Walser. Isabelle Rüf



ESQUISSES POUR UN TROISIÈME JOURNAL
Max Frisch
Grasset, 254 p.

Si on se souvient aujourd'hui surtout de son théâtre – *Andorra*, *Monsieur Bonhomme et les incendiaires* –, Max Frisch était un grand diariste. Gallimard a publié deux volumes de son *Journal* – 1946-1949 et 1966-1971 –, et les Éditions Cent pages en ont extrait onze questionnaires drôles et dérangeants dans un volume vite épuisé. En 2010, vingt ans après la mort de l'auteur, la publication par Suhrkamp des *Esquisses pour un troisième journal* déclencha la polémique. Fallait-il publier ces notes d'un homme hanté par la finitude, embarqué dans une histoire d'amour chancelante avec Alice, la jeune Américaine, déjà présente dans *Montauk*? Frisch lui-même en avait détruit le manuscrit. Pour le critique Peter von Matt, qui

a édité et postfacé le tapuscrit retrouvé, c'est un document précieux. Au début des années 1980, l'écrivain observe le monde avec pessimisme. Qu'il séjourne dans son loft new-yorkais ou dans sa maison du Tessin, il s'inquiète de la menace atomique. Son antiaméricanisme irrite son amie et le journal s'achève sur leur rupture. Frisch s'interroge sur ses rapports avec les femmes et sur son paternalisme. L'âge lui pèse. Il rêve d'une maison où finir ses jours dans une solitude peuplée de visites amicales, mais se reproche son incapacité à aimer. La fin stoïque d'un ami le bouleverse et le renvoie à ses angoisses. Malgré sa noirceur, ce dernier journal est un document qu'il valait la peine de publier. IR



L'ÉCRIVAIN SUISSE ALLEMAND
Jean-Pierre Rochat
Éditions d'autre part, 140 p.

Paysan, éleveur de chevaux dans le Jura suisse, Jean-Pierre Rochat consacre les nuits et les aubes à la lecture et à l'écriture. Sept livres témoignent de cette passion. *L'écrivain suisse allemand* est une fiction réjouissante, une mise en abyme truculente. Un auteur nobélisable, mondialement connu, a planté sa caravane sur le terrain du narrateur. Sa mort brutale et son enterrement solennel entraînent les souvenirs de cette étrange amitié entre le voyageur aux nombreuses compagnes et le paysan attaché à la terre, deux variétés de machos attachants. L'écriture à la machette de Jean-Pierre Rochat, tout en ruptures, est très efficace, avec ses multiples registres, sa sensualité exubérante et son humour énergique. IR



LA CERVEILLE OMNIBUS
Jean-Marc Lovay
Zoé, 100 p.

L'univers halluciné de Jean-Marc Lovay est radicalement autre, on y entre en abdiquant la raison ordinaire pour retourner dans un temps où les insectes, les plantes, la terre et le ciel étaient des interlocuteurs impitoyables pour l'homme. Ceux qui subissent déjà la fascination de cette écriture absolument singulière retrouveront, dans les proses poétiques de *La Cerveille omnibus*, la radicale étrangeté qui séduisit Pascal Quignard quand Gallimard publia en 1976 *Les Régions céréalières*, premier roman de l'écrivain valaisan. Les courts textes, publiés en 1979, épuisés depuis longtemps, relus et augmentés par l'auteur, offrent une porte d'entrée idéale à une œuvre sonore, visuelle, onirique, qui échappe à toutes les définitions. IR



LES SAISONS INDISCIPLINÉES
Henri Roorda
Allia, 448 p.

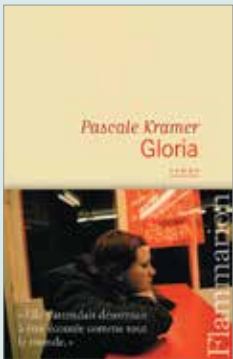
« Puisque la vie est courte, les livres devraient être minces », pensait l'incisif Henri Roorda (1870-1925). Fils d'un anarchiste néerlandais expulsé des colonies, il adopta les opinions de son père. Professeur de mathématiques adoré de ses élèves, il exposa des vues très modernes sur l'enseignement dans un pamphlet vigoureux, *Le pédagogue n'aime pas les enfants* (1917). Son humour noir et son sens de l'absurde s'exerçaient dans des chroniques signées Balthazar, publiées dans les journaux romands. Allia a eu l'excellente idée de réunir en un volume ces perles toujours d'actualité, dans leur joyeux désespoir. Dépressif, accablé de soucis d'argent, Roorda s'est ôté la vie en 1925, un acte qu'il a expliqué dans *Mon Suicide*. IR



LARSEN
Jean-Jacques Bonvin
Allia, 78 p.

Après le *road movie* de *Ballast*, Jean-Jacques Bonvin retourne en Californie : une visite à Larsen dans une petite communauté passablement cabossée, des êtres perdus dans leurs brumes. Larsen a trouvé refuge au bord de l'océan, laissant sur le vieux continent un passé encombrant. Il fait et défait, bricole les voitures, les routes, les maisons, cherchant obscurément le pourquoi des choses. Autour de lui, sa tribu trie la sinsemilla en consommant toutes sortes de substances. Sur le divan, un pitbull bave. Le narrateur lit Bolaño, médite sur les images de la guerre de Sécession. Lui aussi a ses zones obscures dont nous ne saurons rien. Quelques jours dans l'ombre des séquoias : un petit film elliptique, attachant. IR

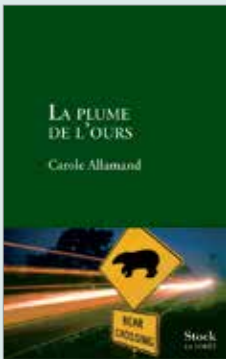
L'actualité éditoriale suisse / Littérature



GLORIA
Pascale Kramer
Flammarion, 156 p.

De roman en roman, Pascale Kramer confirme une maîtrise remarquable des atmosphères troubles; elle sait faire vivre des personnages déboussolés, incapables d'analyser et d'exprimer leurs sentiments, souvent au bord de la marginalité. Le talent de la romancière, c'est de trouver les gestes, les signes, les lieux qui expriment ce désarroi au-delà du discours. À travers le langage des corps, elle laisse deviner des arrière-pays inquiétants. En rôle-titre de Gloria, Pascale Kramer a mis une jeune femme déroutante. On la croirait volontiers victime de la société, mais elle se révèle étonnamment habile à jouer de ceux qui tentent de l'aider à sortir des situations scabreuses qu'elle laisse s'installer. La véritable victime, c'est,

découvre-t-on, Michel, un travailleur social qui s'acharne à aider Gloria. Elle risque de se faire ôter la garde de la petite Nais qu'elle a eue avec un ouvrier algérien plus âgé qu'elle et qu'elle maltraite. La figure de cet homme privé de parole, séparé de ses origines, est particulièrement frappante. Michel, lui, a perdu son travail à la suite de rumeurs d'abus, il est lui-même en mauvaise posture mais il ne peut s'empêcher de revenir à Gloria qui le manipule, comme elle manipule tous ceux qui prétendent la régenter. Quelle violence risque-t-on d'exercer quand on veut, au nom du bon droit ou de la morale, régler la vie des gens? Pascale Kramer montre cette ambiguïté avec une grande économie de moyens. IR



LA PLUME DE L'OURS
Carole Allamand
Stock, 394 p.

La Plume de l'ours a manqué de s'intituler « La Vérité sur Camille Duval »! Et comme ce premier roman emprunte la forme d'une enquête sur un grand écrivain mystérieusement disparu aux États-Unis, on pense au best-seller de Joël Dicker! Mais la tonalité de ce « roman de campus » est bien différente, plus ironique dans la peinture des milieux littéraires, plus lyrique quand il évoque le monde animal. Camille Duval, le héros, s'est d'abord fait connaître par des romans anodins. Il connaît son premier succès avec un livre qui fait scandale dans son milieu étroit. Après la mort suspecte de sa femme, il s'exile aux États-Unis avec sa fille. Il sombre alors dans un long silence qu'il rompt en publiant dès 1951 quelques œuvres radicalement

novatrices. Il meurt peu après, dans un état psychique fortement altéré. Un demi-siècle plus tard, une universitaire suisse, Carole Courvoisier, alter ego de la romancière, part sur les traces du génial créateur du « pur roman ». Sa quête l'emmène du monde feutré des bibliothèques vers celui des institutions psychiatriques, puis dans une communauté mormone. En Alaska, une ourse vole la vedette du roman au mystérieux « dormeur Duval »: métaphore de l'écrivain, elle représente notre partie animale trop oubliée. Il y a beaucoup d'humour dans cette satire du monde universitaire et de la poésie aussi dans l'évocation du Grand Nord. Née à Genève, Carole Allamand enseigne dans une université américaine, elle peint donc avec talent sur le motif! IR



LES MENSCH
Nicolas Couchepin
Seuil, 212 p.

Très étrange, l'atmosphère qui règne chez les Mensch! Quel secret est enfoui dans la cave emplies de terre, cette terre si bonne à manger? Simon, enfant handicapé, s'en empiffre. Tour à tour, les membres de la famille expriment leurs obsessions, chacun selon ses moyens – père, mère, fils et fille et ce Simon si dérangeant, la voisine et même un alter ego de l'auteur. Des post-it de la mère aux dépêches d'agence classées par le père, à chacun sa névrose. Même la maison d'à côté semble reliée à ce réseau inextricable. L'enfermement progressif des Mensch rappelle celui des habitants de *Home*, film d'une autre Suisse, Ursula Meier. Eux aussi trouveront une solution fantasmatique à leurs secrets de famille. IR



45-12, RETOUR À ARAVACA
Alexandre Friederich
art&fiction, coll. Re:Pacific, 106 p.

À Madrid, Alexandre Friederich a commencé à tenir son journal, sur le conseil de son professeur. Il n'a plus cessé. Aujourd'hui, il le publie sur Internet à l'adresse journaldinconsistance.blogspot.com. Des quelque dix mille pages noircies de 12 à 45 ans, Friederich a extrait un parcours biographique à reculons. Les ruptures précèdent les rencontres; l'auteur rajeunit; les maisons défaites se reconstruisent. Il y en a dix-sept, autant de haltes dans une vie nomade: squats genevois, résidences d'ambassade à Budapest ou La Havane (chez le père), fermes retapées çà et là. Elles figurent en photographies dans ce bel ouvrage qui inaugure Re:Pacific, une collection alliant mots et images, « art et fiction ». IR



LA TEMPÊTE DES HEURES
Anne Cuneo
Campiche, 296 p.

Pendant la guerre, le Schauspielhaus de Zurich est devenu un phare de la scène de langue allemande. Les plus grands acteurs, juifs, communistes ou les deux, y trouvèrent refuge. « Un théâtre où se trouvent réunis les équivalents allemands de Louis Jouvet, Jean Gabin, Greta Garbo, Jean Marais, Michel Simon, Clark Gable, Arletty, j'en passe et des plus célèbres », s'émerveillait Ludmilla Pitoëff. Maria Becker, Therese Giehse, Wolfgang Langhoff, le père du metteur en scène Matthias Langhoff, ont maintenu, grâce à la Suisse, l'honneur du théâtre allemand. Dans un roman très documenté, Anne Cuneo retrace cet épisode un peu oublié en suivant l'exode d'une petite réfugiée polonaise, issue du théâtre yiddish. IR



J'AIME CE QUI VACILLE
Rose-Marie Pagnard
Zoé, 224 p.

Illmar et Sigui se sont perdus dans « les eaux noires du malheur »: leur fille unique est morte au terme d'une longue dérive. Le chagrin les sépare, ils errent au bord de la folie. Pour tenter de survivre, Illmar, peintre et costumier, décide de donner une fête, à l'indignation de sa femme. Ce sursaut leur permettra pourtant d'ouvrir les yeux sur le monde qui les entoure, les heurs et malheurs de leurs voisins. La fête devient un rituel d'exorcisme qui dissipe la culpabilité et la tristesse. Le réalisme très cru des souvenirs est transcendé par la beauté et la poésie des images. Très loin du témoignage, *J'aime ce qui vacille* est une œuvre littéraire chatoyante, un livre de réconciliation, le plus accompli de la romancière. IR



● EXPOSITION / Marc Bauer, *Le Collectionneur*



● EXPOSITION / Basim Magdy, *Confronting the Monster in a Monster Costume*



● EXPOSITION / Fabrice Gygi



● GRAPHISME / Gavillet & Rust



● ÉVÉNEMENT / Valentin Carron et ses invités



● CONCERT / Rodolphe Burger & Olivier Cadiot



● ARCHITECTURE / Christ & Gantenbein



● CONCERT / Nik Bärtsch's Ronin



● CINÉMA / Claude Goretta



● THÉÂTRE / Lorenzo Malaguerri



● THÉÂTRE / Théâtre en Flammes

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 14^e numéro
11000 exemplaires

L'équipe du Phare
Codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Chargé de production de la publication :
Simon Letellier
Graphistes : Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub
Traductrices : Katrin Saadé-Meyenberger,
Daniela Almansi
Photographeur : Printmodel, Paris
Imprimeur : Deckers&Snoeck, Anvers

Contact
32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccsparis.com/lephare

© Le Phare, mai 2013
ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs
Alexandre Caldara, Yann Chateigné, Mireille
Descombes, Marie-Pierre Genecand, André Vladimir
Heiz, Olivier Horner, Marc Ismail, Serge Lachat,
Roderic Mounir, Denis Pernet, Isabelle Rüf,
Bertrand Tappolet, Rachel Withers

Photographes
Nicolas Bonstein, Cyrille Choupas, Nicolas Delaroche,
Marc Damage, Ralph Gluch, Simon Letellier, Gunnar
Meier, Sam Nightingale, Carole Parodi, Tom de Peyret,
Eric Rossier, Dorothée Thébert, Annik Wetter

Illustrateur
Frédéric Pajak

Insert d'artiste : Raphael Hefti
Né en 1978 à Bienne, vit à Zurich et Londres.
Raphael Hefti consacre son travail à expérimenter
ce qui se trouve au-delà du visible. Il explore les
limites des matériaux et des techniques existantes
pour réaliser de nouveaux objets.
Il utilise aussi les accidents dans les processus
de fabrication. Son insert pour *Le Phare* se réfère
à un projet performatif réalisé sans public dans
le salon d'art contemporain SALTs à Bâle en 2012.

Association des amis
du Centre culturel suisse de Paris

Cette association contribue au développement
et au rayonnement du Centre culturel suisse de Paris,
tant en France qu'à l'étranger. Elle vise aussi
à entretenir des liens vivants et durables avec tous
ceux qui font et aiment la vie culturelle suisse.

Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications.
Envoi postal du *Phare*, journal du CCS.
Voyages de l'association : en 2013 à la Biennale de Venise.

Catégories d'adhésion
Cercle de soutien : 50 €
Cercle des bienfaiteurs : 150 €
Cercle des donateurs : 500 €



Association des amis du Centre culturel suisse
c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
lesamisduccsp@bluewin.ch
www.ccsparis.com

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles
38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13h – 19h

Venez à la librairie
32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10h – 18h
samedi et dimanche : 13h – 19h

La librairie du CCS propose une sélection
pointue d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs
suisse dans les domaines du graphisme,
de l'architecture, de l'art contemporain,
de la photographie, de la littérature
et de la jeunesse. Les livres, disques et DVD
présentés dans nos pages MADE IN CH
y sont disponibles.

Renseignements / réservations
ccs@ccsparis.com
T +33 (0)1 42 71 95 70
du mardi au dimanche : 13h – 19h
Tarifs soirées : entre 5 et 12 €
Expositions, tables rondes, conférences :
entrée libre

Restez informés
Programme : le programme détaillé du CCS
de même que de nombreux podcasts
(interviews et enregistrements de soirées)
sont disponibles sur www.ccsparis.com
Newsletter mensuelle :
inscription sur www.ccsparis.com
ou newsletter@ccsparis.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS
Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Administration : Katrin Saadé-Meyenberger
Communication : Aurélie Garzuel
Production : Celya Larré
Production *Le Phare* : Simon Letellier
Technique : Kevin Desert et Antoine Camuzet
Librairie : Emmanuelle Brom, Andrea Heller,
Dominique Koch et Constance Dartencet
Accueil : Amélie Gaulier et Manon Besse

Avant-goût de la prochaine programmation



Chanel/Peugeot, AD magazine, avril 2013. © Delphine Reist

Du 14 septembre au 22 décembre 2013

Expositions

Delphine Reist, exposition personnelle
et édition d'un livre
Dans La pièce sur cour :
Florian Germann, Catherine Ceresole,
Augustin Rebetez, trois expositions personnelles

Théâtre / Danse

Cie un tour de Suisse,
être un bâtiment à la Fondation Suisse
Cie Alexandre Doublet, *Il n'y a que les chansons
de variétés qui disent la vérité*
Cie Philippe Saire, création 2013
Foofwa d'Imobilité, *Histoires condansées*
Eugénie Rebetez, *Encore*

Cinéma

Aperçu du Festival de Locarno 2013
Christophe Cupelin, *Capitaine Thomas Sankara*
Carte blanche à Ursula Meier,
avec John Parish et Antoine Jaccoud

Concerts

Carte blanche au Festival Kilbi Bad Bonn

Conférence d'architecture

Le musée international de la Croix-Rouge
et du Croissant-Rouge à Genève
dans le cycle Musées suisses / Nouvelles architectures

fondation suisse pour la culture
prohelvetia

La Fondation Pro Helvetia soutient la culture suisse et favorise sa diffusion en Suisse et dans le monde.

Partenaires média

LE TEMPS

LE QUOTIDIEN
DE L'ART

inRockuptibles

MOUVEMENT

A'A'
L'ARCHITECTURE
D'AUJOURD'HUI

étapes

Slash

Partenaires et soutiens



Soutien à l'exposition de Claudia Comte





UN SAVOIR-FAIRE SUISSE

Les Vins  Suisses

www.swisswine.ch



Suisse. Naturellement.

A déguster avec modération